

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 52.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.

Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 25 DECEMBRE 1879

## AVIS PUBLIC

est par le présent donné qu'en vertu de l'acte du Canada concernant les compagnies à fonds social, de 1877, des lettres patentes ont été émises sous le grand sceau du Canada, portant la date du premier jour d'octobre 1874, par lesquelles les actionnaires de la compagnie de lithographie Burland-Desbarats, constituant une corporation existante et valide dûment établie par lettres patentes, portant la date du quatrième jour de novembre 1874, et émises sous l'autorité de l'acte de 1869 concernant les lettres-patentes des compagnies à fonds social, et faisant le commerce de

### Gravures, de lithographie, d'imprimerie et de publications,

dans la cité de Montréal—ainsi que tous ceux qui pourraient ci-après devenir actionnaires de la dite compagnie, ont été incorporés, comme corps incorporé et politique, ayant succession perpétuelle et un sceau commun sous le nom de la

### Compagnie de lithographie Burland (limitée),

avec tous les droits et pouvoirs conférés par l'acte en premier lieu mentionné, et sujet à toutes les conditions et dispositions du dit acte, et dans le but de faire le commerce de

### Gravures, de lithographie, d'impressions et de publication

dans le Canada, avec un fonds total de **DEUX CENTSMILLE PIASTRES**, divisé en deux mille actions de cent piastres chaque.

Daté au bureau du Secrétaire d'État du Canada, ce troisième jour de novembre 1879.

J. C. AIKINS,  
Secrétaire d'État.

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## Noël! La messe de minuit! Le jour de l'An! Le jour des Rois!

Que de joies, d'émotions, de souvenirs et d'espérances dans ces mots! Quelle succession de jours et de fêtes mémorables, de jouissances pour le cœur religieux et sensible, pour l'enfant et le vieillard, pour tous les âges, tous les caractères! C'est le temps des grands mystères de la religion, des joies de la famille, du foyer domestique.

Noël! Noël! Depuis dix-huit siècles ce cri d'allégresse n'a cessé de retentir dans les capitales du monde civilisé comme dans les contrées les plus barbares, sous les voûtes des temples dorés comme dans la pauvre chapelle perdue au fond des bois. Partout, Noël avec ses chants joyeux, ses cérémonies touchantes et solennelles, éveille dans les âmes les nobles sentiments, les pensées salutaires. Partout, des millions de chrétiens agenouillés au pied des autels, adorent l'Enfant Jésus dans sa crèche et s'absorbent dans le souvenir du plus grand événement que le monde ait vu.

Que de poésie et de mystère dans cette crèche!

L'histoire du monde, la fin et le commencement de l'homme, sa chute et sa rédemption, la bonté et la grandeur de Dieu, tout est là. A genoux devant cette crèche, savants et philosophes, car elle seule renferme la solution des problèmes qui vous tourmentent, elle seule possède la vérité. A genoux riches et grands, puissants et petits—vous surtout qui avez besoin de consolations et d'espérances.

Après Noël, le premier jour de l'an arrive avec son joyeux cortège de plaisirs, de souhaits réciproques et fraternels, de douces surprises et de bénédictions—tout chargé de bonbons et d'étrennes pour les enfants, de présents pour la jeune fille, pour la mère et même la grand-mère.

Ce cher jour de l'an! Est-il désiré? Fait-il trouver les jours qui le précèdent longs? Il en est si peu qui n'attendent pas quelque chose de lui! Pourtant, il en est beaucoup à qui il n'apporte rien. Hélas! elles ne sont pas rares les familles qui n'auront pas de pain ce jour-là, si on ne leur en donne pas; il ne manquera pas de maisons où on aura froid et frain, où de pauvres femmes et de malheureux enfants pleureront, pendant qu'à côté régneront la joie et l'abondance.

Oh! prenons garde, au milieu de nos réjouissances, de fermer l'oreille au cri de la misère. Dans des temps d'infortunes comme ceux que nous traversons, il faut se priver, retrancher quelque chose de son superflu en faveur de ceux qui souffrent, faire sur son abondance une part pour les pauvres. Si chacun ne donnait que ce qu'il a de trop, tout le monde en aurait assez. Avons-nous jamais pensé à cela sérieusement?

Dans nos grandes villes, à Montréal surtout, il y a plus de misère qu'on ne croit, et ce ne sont pas toujours les pauvres en apparence qui souffrent le plus.

Voilà une fin bien triste pour un commencement si joyeux. Hélas! notre écrit, rempli de contrastes, n'est qu'un pâle reflet de la réalité.

L.-O. DAVÉ.

## ÇA ET LÀ

Les journaux français annonçaient avec regret, la semaine dernière, la mort de deux hommes estimés : l'hon. M. Lemaire, de Saint-Benoit, et M. Isidore Hurteau, de Longueuil, beau-père de M. Dansereau.

\* \*

Pour se débarrasser de la multitude des gens qui veulent avoir des situations, le gouvernement local fait annoncer que personne ne pourra solliciter un emploi public sans avoir subi un examen et obtenu d'un chef de bureau un certificat constatant qu'on a besoin de quelqu'un.

\* \*

*Le Canadien*, de Saint-Paul Minnesota, dit en parlant de la situation financière de la province de Québec :

Comment se fait-il que cette province contribue de si fortes sommes pour attirer l'immigration anglaise, en présence du fait navrant de l'émigration de sa population française!

\* \*

On lit dans le *Nouveau Monde* à propos du projet de fédération de l'empire britannique dont on parle dans certains quartiers :

Deux objections décisives s'opposent à la réalisation de ce système : 1o. Actuellement, on ne peut forcer les milices coloniales à servir hors de chez elles, et ce privilège se trouverait nécessairement supprimé par la confédération qu'on propose, de sorte que nos soldats pourraient être envoyés jusqu'aux Indes pour se battre au profit d'intérêts qui ne les regardent pas. 2o. Il nous faudrait renoncer à l'avantage de légiférer comme bon nous semble en matière de tarif pour ne pas rompre l'unité de la politique commerciale, qui s'imposerait naturellement à tous les membres de cette union fédérale. Ainsi, nous aurions beaucoup à perdre et probablement rien à gagner par la mise en opération de ce régime.

\* \*

La *Minerve* commentant certaines remarques du *Witness* qui constatait, il y a quelques jours, la facilité que montraient les Canadiens-français à apprendre l'anglais, protestait contre les abus qui menacent la langue française au milieu de nous.

Nous pourrions, disait-elle, citer nombre de familles canadiennes d'où le français est proscrit, et parmi ces familles s'en trouvent qui, il y a quinze ans, ne connaissaient que les premiers mots de la langue dont elles raffolent aujourd'hui. Il y en a même qui prononcent à l'anglaise des noms aussi français que Durand, Lamoureux et Archambault (nous citons ceux-ci que pour exemple). Ailleurs, ce sont de braves parents canadiens qui se font un devoir d'enseigner, d'abord, l'anglais à leurs enfants. C'est l'unique moyen de leur donner une excellente prononciation anglaise. C'est une erreur et c'est un abus. La prononciation anglaise peut se prendre en même temps que l'exacte prononciation française. C'est plus qu'un abus, c'est un danger. Il arrive pour prononcer b en l'anglais, ces enfants parleront plus tard leur langue avec un accent britannique et s'il doit y avoir un accent quelque part, c'est, ce semble, la langue étrangère qui doit en souffrir. Qu'on veuille bien nous en croire, il ne messied pas à un Canadien de trahir, un petit peu, son origine par sa prononciation. Mais avec le nouveau système, voici ce qui arrive : Les enfants apprennent l'anglais, et viennent un malheur, ou certaines circonstances, qui les arrêtent dans leurs études et voilà des Canadiens transformés pour la vie en Anglais. Nous pourrions citer des exemples et de nombreux.

Ce qu'il y a de plus agaçant dans cette affaire, c'est que l'on paraît croire que parler anglais est de bon genre, aristocratique et qu'en parlant la

langue de Dickens on s'imprime un cachet de distinction. On ignore donc que depuis qu'elle existe, la langue française a toujours été, en Europe, par excellence, la langue du grand monde, la langue des cours et de l'aristocratie! En Angleterre, il n'est pas permis à un homme instruit de ne pas savoir le français. Ceux qui ont souvenance de ce qu'on appelle ici "le temps des officiers," se rappellent que presque tous les militaires anglais parlaient notre langue. Dernièrement, le *Saturday Review*, en parlant d'une traduction anglaise de la vie de Napoléon Ier, par Lanfrey, disait qu'elle ne voyait pas l'utilité d'une pareille traduction, attendu que la connaissance du français est tellement répandue dans les classes instruites en Angleterre, qu'on préfère lire dans l'original l'œuvre des écrivains français.

Mais les anglophones ignorent-ils que le français est la langue diplomatique de l'Europe, que tous les traités sont rédigés dans cette langue! Bismarck qui a voulu lui enlever cet honneur, a été obligé de signer le traité de Berlin rédigé en français. Et ce même Bismarck, complotant encore contre la France, négociait avec le chevalier Nigra, à Berlin, il y a deux ans. Après la clôture des négociations, il y a eu dîner où des santés furent portées à l'Italie, à l'Allemagne. De quelle langue s'est-on servi ce dîner dont les convives étaient hostiles à la France et qui sortaient de préparer une alliance contre ce pays? Nos franco-phobes seront surpris de l'apprendre! Mais Bismarck et M. Nigra n'ont parlé que français. Lorsque l'an dernier le roi de Danemark donnait sa fille à un prince allemand, au déjeuner de nocce, il proposait la santé des nouveaux époux en langue française qui n'est pas assez distinguée pour quelques-uns de nos dandys! C'est en se servant de notre langue, que le représentant du roi d'Espagne, le duc de Baylen, demandait pour son maître à l'empereur d'Autriche la main de l'archiduchesse Marie Christine. Est-ce assez! Que nos élégants se détrompent, qu'ils acquiescent d'abord des connaissances, ensuite qu'ils apprennent leur langue et en approfondissent la merveilleuse souplesse et nous pouvons leur garantir qu'ils auront à leur disposition un merveilleux instrument pour faire valoir leur esprit et leur intelligence.

\* \*

Le *Courrier de Montréal* publiait la semaine dernière un long article pour montrer que les Canadiens-français n'ont pas la part qui leur appartient dans la distribution du patronage public. Il disait que sur trois employés dans chaque bureau il y avait trois anglais, et il faisait voir la différence des salaires dans le tableau suivant :

### RÉCAPITULATION.

Départements.	Montants payés.	
	C.-Français.	Anglais.
Bureau du Percepteur ...		\$5,600
" de l'Inspecteur ...		2,400
des préposés au débarrasement .....	\$3,150	7,900
Bureau des magasins .....		5,000
" de la grande salle (Long Room) .....	4,850	6,800
Bureau des statistiques ...	1,000	3,200
" de l'expédition ...		1,200
des Registres .....		1,400
des Mesures .....	1,150	1,300
du Surveillant des arrivages .....	600	1,000
Bureau de garde-clefs ...		1,100
des mailles .....		600
de l'Inspecteur des entrepôts .....		1,600
Préposés aux arrivages et gardes-clefs .....	6,200	9,800
Département de la Salle d'Examen .....		1,600
Évaluateurs .....	4,500	6,300
Bureau de l'Ingénieur .....		1,300
Emballers .....	2,000	1,000
Bureau des billets .....	700	
	\$24,650	\$57,530
		\$24,650
Différence en faveur des Français .....		\$32,880

## "LE HANSARD PROVINCIAL"

Nous concourons pleinement dans l'appréciation suivante de l'*Eclairneur* :

Nous venons de recevoir un volume de plus de 500 pages, comprenant les débats de la dernière session législative de Québec.

L'auteur est M. G.-Alph. Desjardins, l'un des rédacteurs du *Canadien*.

Nous avons déjà eu occasion d'annoncer ce travail avant la fin de la dernière session, M. Desjardins nous ayant fait voir alors ce que devait être son entreprise.

Nous pouvons aujourd'hui, bien plus qu'alors, dire toute notre façon de penser.

M. Desjardins a réellement réussi au-delà de tout ce qu'il nous promettait.

Il faut noter que c'est l'œuvre d'un seul homme, et néanmoins, nous sommes en possession du rapport substantiel et analytique de tout le travail important de la dernière session.

Les principaux discours prononcés par les chefs des deux partis y sont rapportés textuellement, après avoir été révisés par leurs auteurs.

Le *Hansard* de M. Desjardins est donc impartial.

Pour tous ceux qui prennent intérêt à la politique, ce volume sera une compilation de la plus grande utilité.

On aura sous la main les discours de ses amis comme ceux de ses adversaires.

Les votes seront aussi là pour accuser ou justifier.

M. Desjardins a non-seulement rapporté les débats de l'Assemblée législative, mais aussi ceux du Conseil législatif, et il nous donne 500 pages au lieu de 300.

Ceux qui désirent avoir cet ouvrage feront bien de se hâter, car le nombre d'exemplaires est très-limité. Le prix de \$2.50 va être augmenté à \$3.00, à part les frais de poste qui sont de dix centins, pour ceux qui n'ont pas souscrit, ou qui, ayant souscrit, n'ont pas payé leur souscription, à partir du mois de janvier prochain.

Nous offrons nos remerciements à M. Desjardins, et le félicitons de son succès si hautement méritoire.

## NOS GRAVURES

### Les nouvelles salles des séances du Sénat et de la Chambre des députés

Le nombre des députés a, comme on sait, augmenté dans une notable proportion depuis l'époque où le parlement a cessé de résider à Paris.

Le retour des Chambres à Paris et leur installation dans les locaux qu'elles occupaient avant 1870, a donc nécessité des travaux d'aménagement considérables.

La salle des séances de l'ancien Corps législatif, au Palais-Bourbon, a été complètement transformée sous la direction de M. A. de Jolly, l'habile architecte qui a construit la salle des séances de la même Chambre à Versailles.

Il a fallu porter le nombre des rangs de gradins à douze, comprenant cinq cent quatre-vingt-trois sièges, en comptant les bancs des ministres et ceux des commissions.

Les tribunes publiques ont été agrandies au moyen d'encorbellements entre les colonnes, et les panneaux de marbre qui étaient adossés aux colonnes ont été enlevés et remplacés par des toiles peintes. C'est cette modification qui a permis l'établissement d'un rang supplémentaire de gradins.

La salle est éclairée par un plafond lumineux et chauffée par d'immenses calorifères. Un système de ventilation est aussi soigneusement installé.

La tribune des orateurs n'est autre que la tribune de marbre qui figurait dans la salle du Conseil des Cinq Cents. Elle est d'un fort beau marbre griotte, tacheté de rouge et de brun. L'incrustation en marbre blanc, qui forme le panneau, est une véritable merveille de sculpture. Elle est due au ciseau de Lemot et date de 1798. Elle représente l'Histoire et la renommée, personnifiées par deux femmes

adossées contre une colonne, au sommet de laquelle se trouve le buste de la République. Sur le piédestal se détache en relief la double face de Janus, allégorie du Passé et de l'Avenir.

Derrière le fauteuil du président de la Chambre se trouve un vaste panneau qui, sous Louis-Philippe, était occupé par un tableau représentant la prestation du serment entre les mains du roi ; sous l'Empire, on avait drapé sur ce panneau une tenture verte. On vient d'y placer provisoirement une magnifique tapisserie des Gobelins, copie de l'*Ecole d'Athènes*, la célèbre fresque de Raphaël, qui se trouve au Vatican.

Le palais du Luxembourg a dû également subir de grandes transformations en vue de la nouvelle installation du Sénat.

Non seulement les membres de la Chambre haute sont plus nombreux que sous l'Empire, mais encore la vie parlementaire plus active du Sénat actuel nécessitait le développement des locaux où doivent siéger les bureaux, les commissions, etc.

La tâche la plus délicate de l'architecte était, de même qu'à la Chambre des députés, l'agrandissement de la salle des séances. M. Gondoin a été aussi heureux qu'habile dans la direction de tous les travaux.

La surface proprement dite a été conservée, sauf deux emprises latérales, telle qu'elle était : on n'eût pu l'étendre sans détruire l'harmonie des salons limitrophes.

C'est donc surtout en prenant sur l'élévation de la salle que l'architecte a pu gagner l'emplacement nécessaire. Les murs ont été surélevés de trois mètres environ, et un rang de tribunes pour les spectateurs a été ajouté.

Le plafond, entièrement enlevé, a été remplacé par une demi-coupole élégante, dont la partie centrale est vitrée.

Les peintures et les ornements de la salle ont dû être complètement renouvelés pour mettre en accord les parties conservées.

Les dépenses occasionnées par ces divers travaux d'aménagement ont été considérables. Elles s'élèvent, tant pour les travaux de la Chambre des députés que pour ceux du Sénat, à un total d'environ un million de francs.

### Le banquet de Challans

Les journaux de toutes nuances ayant fait beaucoup de bruit autour de la manifestation qui se produisit récemment à Challans comme protestation de la révocation d'un certain nombre d'anciens maires, nous avons pensé répondre à la curiosité publique en montrant cette pittoresque réunion à laquelle le costume vendéen de la plupart des assistants donnait un caractère particulier. Voici quelques détails explicatifs de notre gravure représentant le banquet de Challans au moment où le général Charrette prononce son discours.

Dès le matin, dit notre correspondant, par tous les sentiers débouchent des bandes de Maraichains ou Bourriniers, conduits par leurs capitaines de paroisse. Tous sont en grand costume de gala : petit chapeau rond en feutre noir, à larges galons de velours, orné de boucles en acier et de glands en passementerie tombant sur l'épaule ; vêtement en bure marron ou noir ; petite veste à collet droit ; cravates longues en soie noire, retenues par une agrafe en argent découpé représentant le double cœur de Guérande, le signe de ralliement des guerriers vendéens ; une paire de sabots en bois noir et à la pointe légèrement recourbée complètent ce costume national du Maraichain. Tous sont de haute taille, bien découplés, d'une force et d'une agilité peu communes ; avec sa ningle (longue perche en bois de 2m50 de longueur), le Bourrinier franchit d'un seul bond des canaux larges de près de 30 pieds.

A midi moins un quart, nous nous dirigeons vers la tente où doit avoir lieu le banquet, et qui est située à droite de la route conduisant à Saint-Jean des Monts et à la mer, qui n'est distante que de quinze kilomètres environ.

À l'entrée de l'enclos où est dressée la

tente, nous sommes reçus par les commissaires de la fête, qui portent une grosse fleur de lis en argent attachée à la boutonnière de leur habit par un ruban de soie verte. Sous la tente, de forme carrée et dont la couverture est supportée par trois rangées de poteaux, courent six rangées de tables, pouvant recevoir chacune deux cents convives. Une septième table, établie perpendiculairement aux autres, est celle des maires et adjoints révoqués.

La foule est énorme sous la vaste tente, où s'assoient de 1,000 à 1,200 personnes.

La décoration est des plus curieuses à observer. Au plafond de la tente sont suspendus de nombreux drapeaux et bannières en toile blanche fleurdelisée et portant les armes royales. Au fond, se dresse, tout ruisselant d'or et de broderies étincelantes, le drapeau de la croisade catholique. Au centre est accroché un vieil étendard en soie blanche, jaunie, usée par le temps, effrangée et effiloquée par les balles des bleus : c'est le drapeau de combat que le généralissime Charette faisait déployer en 1794. Au centre est peint l'écusson royal d'azur aux trois fleurs de lis d'or, surmonté de la couronne et entouré de deux branches de laurier. On y lit aussi ces deux inscriptions :

*Vive Louis XVII ! et Pro aris, rege et focis !*

Au-dessus de la tête du président se déploie le vieux drapeau en satin blanc, fleurdelisé d'argent, qui servit en 1815 aux gens du Bocage.

Derrière le fauteuil sont placés trois portraits encadrés de feuillage, celui de Marie-Antoinette, celui de Louis XVI, et, au milieu, celui du comte de Chambord.

Sur un socle recouvert en étoffe blanche et fleurdelisée est suspendu un vieux clairon en cuivre tout bossué et entouré par une tresse en laine verte et jaune. C'est le fameux clairon de la Penissière, le paladium des Vendéens.

En 1832, lors de la dernière prise d'armes de la Vendée, une colonne de 5,000 hommes, commandée par le général d'Hermoncourt, fut envoyée contre le vieux manoir de la Penissière, que défendaient seulement une trentaine de Vendéens. Durant une journée entière, les Vendéens défendirent la position.

Pour les forcer, le général d'Hermoncourt fut obligé d'incendier le château, et le clairon fut sauvé par un des défenseurs survivants. Rappelons que parmi les combattants de la Penissière se trouvaient les frères de Puisaye et les trois frères de Girardin, dont le petit fils est aujourd'hui préfet de la Roche-Sur-Yon.

Au début du banquet, M. de Beaudry-d'Asson a donné lecture d'une Adresse au comte de Chambord, et c'est après le repas que M. le comte de Monti, le général Charrette, M. Bourgeois, de la Bassetière, de Poli et de Fontaine ont pris successivement la parole aux applaudissements des assistants qui se séparaient au cri de : "Vive le roi !"

### LE MARIAGE DU ROI D'ESPAGNE

MADRID, 29 novembre, 11 heures.

Enfin, le temps est devenu meilleur. La ville qui ressemblait depuis huit jours à un immense marécage, offre un tout autre aspect. Le soleil brille et les drapeaux, et les oriflammes pavoisants les maisons et les monuments publics font un Madrid tout étincelant de clartés et tout chatoyant de couleurs.

Rien n'a été décidé qu'au dernier moment, car, hier encore, à quatre heures, en présence des torrents d'eau qui tombaient, on croyait que le mariage aurait lieu dans la chapelle du Palais.

Ce matin, à huit heures, les archiduchesses entraient au ministère de la Marine ; les musiques de la garnison, les fanfares de cavalerie sonnaient la diane sur la place du palais royal et parcouraient les rues de la ville jetant aux échos les notes allégres de l'air national. La foule se presse dans les rues, et de toute part débouchent les régiments qui vont se mettre en ligne, de la place du palais royal jusqu'à l'église d'Atocha.

Les cloches de toutes les églises sonnent à pleine volée, le canon tonne de minute en minute. Le cortège, composé de dix-huit voitures de gala, quitte le palais royal dans l'ordre suivant :

Un timbalier costume moyen-âge, avec cheval caparaçonné.

Un peloton de trompettes à cheval précédant un escadron de cavalerie.

Les hérauts d'armes portant sur leurs dalmatiques les armes d'Espagne.

Vingt chevaux de selle tenus en main et harnachés à l'orientale, avec les magnifiques housses du temps de Charles-Quint. Les voitures du corps diplomatiques et des envoyés extraordinaires.

Les Cortés.

Le Sénat.

Les grands d'Espagne.

Les hauts dignitaires.

Les voitures des Infantes.

La princesse des Asturies et l'archiduc Rénier.

Le Roi, ayant à ses côtés la reine Isabelle.

Aux portières des carrosses royaux, le président du Conseil, M. Martinez Campos, les ministres, les maréchaux, le gouverneur de Madrid, et toute la maison civile et militaire du roi.

Le cortège s'avance majestueusement à travers la Calle Mayor, la Puerta del Sol, San-Jeronimo, le Jardin-Botanique, et arrive sur la place de l'Eglise.

La reine, qui est partie du ministère de la marine, arrive en même temps sur le seuil de l'église d'Atocha.

Le coup d'œil est splendide. Devant le portique se tient le cardinal Bernavides, patriarche des Indes, entouré des dignitaires de l'Eglise.

Le fond de l'antique basilique royale nous apparaît étincelant de milliers de lumières au milieu de grandes ombres, coupées çà et là par les couleurs des étendards suspendus à la voûte, et des tentures de soie garnissant les neuf tribunes.

Le roi descend de son carrosse, et se place sous un dais de velours rouge, brodé d'or, tout empanaché de plumes et porté par quatre grands d'Espagne.

Le cortège pénètre dans la basilique.

Le temps me manque pour vous donner une idée du coup d'œil grandiose que présente l'intérieur de l'église. C'est un ruissellement d'or, de soie, de velours et de diamants vraiment féerique.

La messe commence. Tout le monde est à genoux.

C'est le patriarche des Indes qui donne la bénédiction nuptiale.

Après la messe de mariage, la reine prend place à côté du roi sur l'estrade recouverte de brocart d'or fleurdelisé où se trouve le trône.

Après une courte allocution, le cortège se reforme pour sortir de l'église. C'est à qui apercevra le premier les traits de la jeune reine, qui a peine à dominer l'émotion qui la saisit. Marie-Christine a revêtu la robe de satin blanc, brodée de fleurs de lys d'argent ; le voile, qui est en point d'Alençon, et porte brodées les fleurs de lys de Bourbon et les aigles autrichiennes, est un véritable objet d'art.

La reine Isabelle porte une robe blanche semée de bouquets de fleurs de couleur tendre ; le devant, formant quille, est un magnifique damas lamé d'or, et garni de point d'Alençon.

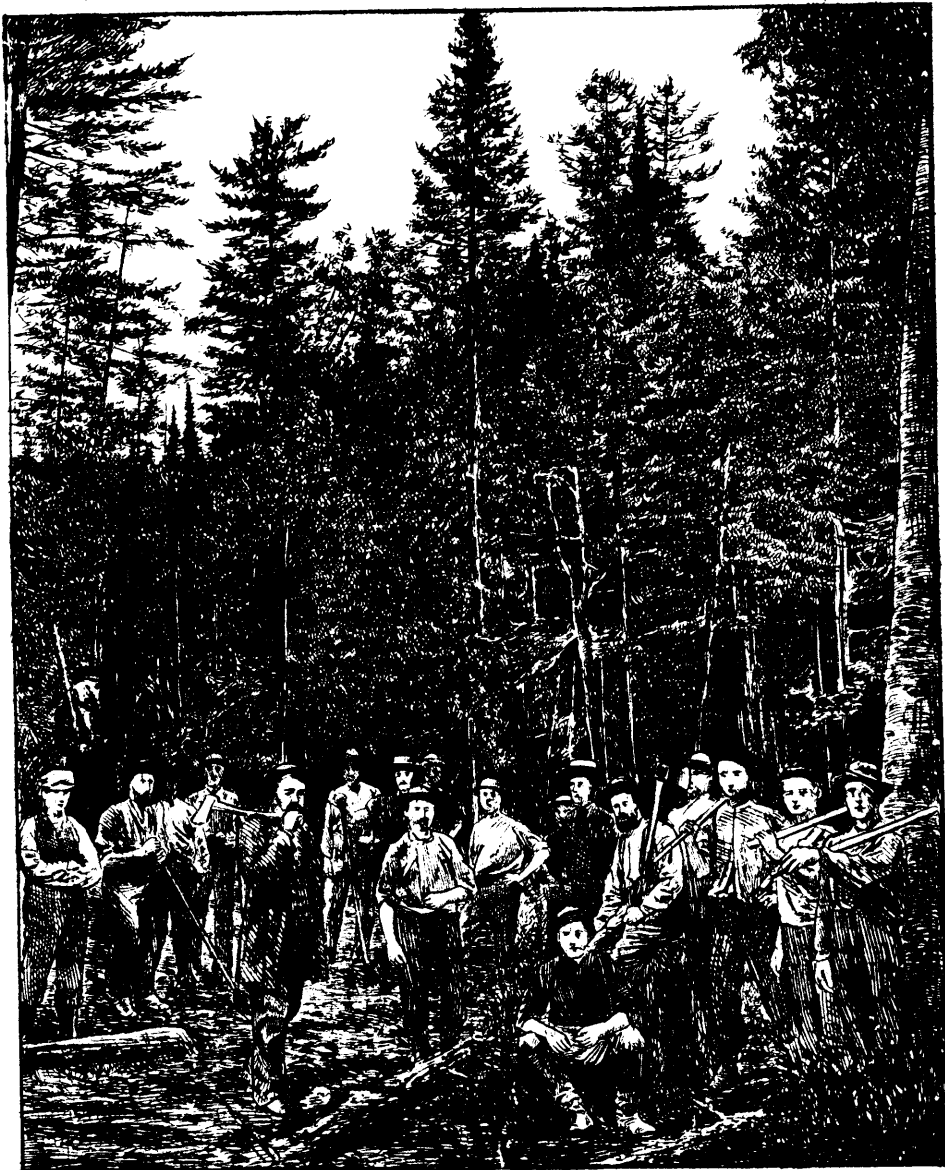
La princesse des Asturies a une robe en satin ciel avec traîne de velours brodé d'iris et de mugnets en argent, et garniture de bande de fleurs.

Les toilettes pareilles des infantes Della Paz et Eulalie se composaient d'une robe de satin blanc et tulle brodé de perles fines, garnie d'une frange de liserons blancs.

Parmi les toilettes les plus remarquées, citons encore celle de la marquise de Villariaga : une robe faille et satin noir brodé, avec traîne de velours brodé de violettes de Parme ; et celle de Mme la comtesse Guaiqui ; une robe satin ciel et tulle brodé de couronnes de perles fines, avec traîne velours frappé avec broderie de perles.

Le roi, en costume de capitaine général, avec la Toison d'or, la grand'croix de





DEFRICHEMENT III.

10 ANS APRES LE DEFRICHEMENT

Saint-Etienne et la poitrine couverte de plaque en brillants, paraît, donnant le bras à la jeune reine, et tous deux montent dans le célèbre carrosse, surmonté d'une immense couronne royale, et conduit par huit chevaux, aux harnais rouge et or, la tête ornée de panaches blancs, et menés par des piqueurs.

Le carrosse royal est suivi de deux voitures à huit chevaux, de huit voitures à six chevaux et de huit à quatre chevaux.

La reine Isabelle a offert à sa belle-fille deux splendides nœuds en brillants et énormes émeraudes.

La princesse des Asturies a donné à la jeune reine des chevaux superbes.

Les infantes, chacune un éventail.

L'infante Christine, veuve de l'infant Don Sébastien, a fait présent au roi d'une épée avec la garde garnie de diamants.

Le roi Don François d'Assise a envoyé à la reine Marie-Christine une broche en brillants représentant une fleur de lys.

THÉODORE DE GRAVE.

## LE PASSAGE DE DEUX PRINCESSES A PARIS

On lit dans un journal français :

Deux princesses viennent de traverser Paris presque à la même heure, se rendant à la même destination et dans des conditions bien différentes. L'une s'appelle Marie-Christine d'Autriche, et se rend à Madrid, où l'attend un trône. L'autre, c'est l'impératrice Eugénie, la veuve de Napoléon III, la mère désolée du prince tombé sous la zagaie des Zoulovs, qui s'en allait en Espagne recueillir le dernier soupir de la comtesse de Montijo, sa mère, dangereusement malade, et qu'elle a trouvée morte en arrivant.

L'une a devant elle un avenir brillant et souriant. Tout un peuple va l'acclamer, lui faire fête, élever en son honneur et pour sa gloire ses prières vers le Ciel. "L'autre," la veuve, la mère, la souveraine déchue, a peut-être pensé, en cette circonstance, aux pompes, aux fêtes, aux acclamations, aux réjouissances du mois de février 1853, à la messe solennelle de mariage célébrée en l'église Notre-Dame, à la naissance de ce fils qui fut salué par tant de transports officiels, comme une espérance et une promesse d'avenir. Peut-être, dans cette course rapide et ignorée dans les rues de Paris, le souvenir radieux des ovations publiques d'autrefois s'est-il réveillé. Elle a pu comparer ces joies, ces grandeurs évanouies, avec les tristesses, les amères douleurs, les désenchantements présents. Un rêve a peine entrevu ! Et, ma foi, en présence d'un pareil contraste, je ne puis guère songer aux considérations politiques ; je ne vois là qu'une grande infortune humaine, qu'une femme malheureusement et cruellement éprouvée. Ce trajet solitaire d'une princesse détronée, enfermée dans une voiture discrète suivie de près par un fiacre occupé par des agents pleins de prudence... et de politesse, appelle des méditations philosophiques que nous épargnerons à nos lecteurs.

## LE MARÉCHAL CANROBERT

Le maréchal demeure rue de Marignan. L'entrée de son appartement est au rez-de-chaussée, au fond de la cour—indiquée par de grands stores bleus. Un domestique en livrée sombre me fait monter un petit escalier intérieur. Il m'introduit dans le salon. Ce salon est bien exigü pour un maréchal de France qui a été deux fois ambassadeur et qui a commandé devant Sébastopol une des plus grandes armées du siècle. Tout est simple dans ce salon, et de haut goût. Deux portraits en pied retiennent aussitôt l'attention. L'un est le superbe portrait du maréchal en bourgeois, par Mlle Jacquemard. L'autre est un portrait de Mme la maréchale, où M. Jalabert a fixé sur la toile avec une incontestable maestria, l'air de grande race et la remarquable beauté brune de la jeune femme.

Le domestique vient me chercher et me fait monter au cabinet du maréchal.

Le maréchal est assis devant une table chargée de papiers, à côté d'une des deux fenêtres. Le jour l'éclaircit de trois quarts—c'est le mode propice au relief. Je préfère presque la figure du maréchal d'aujourd'hui, à celle d'autrefois qui est si connue. Elle est plus rassérénée et aussi mâle. Le teint est légèrement bistré, comme il convient à celui d'un homme qui, si souvent et de si près, a vu le feu. Il me semble que les moustaches sont encore moins longues que jadis—leurs petits crocs découvrent la bouche qui, comme jadis, très-finement dessinée, tient à ne pas être trop vêtue. L'œil est toujours l'œil hardi et doux. Le front désormais très-chauffé a une superbe ossature. Les cheveux qui restent sont moins longs qu'autrefois—et de ce blanc gris que certains aigles ont sur les ailes, comme s'ils avaient retenu la couleur des nuées qu'ils ont traversées !

Le maréchal est petit, mais bien plus grand que M. Thiers. Comme M. Thiers, il ne perd pas, quand il parle, un millimètre de sa taille—au contraire ! Il semble s'exhausser en rejetant la tête en arrière—encore plus comme un orateur que comme un général ! Mais quand il ne parle pas, sa taille semble avoir très-légèrement fléchi, comme un grand et vieil arbre, qui, demeuré debout, n'en conserve pas moins le pli que lui ont donné les grands vents !

L'âge a apporté sur la face cette diminution de lumière qui caractérise l'hiver—mais il a répandu la lumière flottante et unie de certains vieux tableaux de l'école italienne. Je la préfère aux clartés crues et aux ombres accusées, d'un portrait éclairé par le soleil d'été de la vie !

La conversation arrive bientôt en Italie, où j'ai eu l'honneur d'être présenté officiellement au maréchal. "Avez-vous vu le souvenir que le roi Humbert m'a envoyé—tenez !" C'est dans un écrin, le portrait du roi avec ces mots écrits en lettres d'or "A l'ami de mon père, le maréchal Canrobert—Humbert." "Brave jeune roi, dit le maréchal, il ressemble tout à fait à son père.—J'ai été bien heureux de rendre quelque service à ce fier soldat : Victor-Emmanuel." En effet, on sait que le rapport officiel français de la guerre d'Italie, constate que le maréchal sauva la ville de Turin. "Mais, dit le maréchal, on ne sait pas le menu de cette histoire." Et le maréchal raconte ce que je vais fidèlement reproduire. C'est ici un homme historique qui parle !

Le roi l'avait accueilli avec grande joie à son arrivée par le Mont-Cenis. Je le comprends—car c'était le premier soldat français que le roi vit, depuis la déclaration de la guerre—et ce soldat était un maréchal de France—et ce maréchal était Canrobert !

Le roi, le maréchal et le général de la Marmora, ministre de la guerre, allèrent aussitôt visiter la ligne de défense de Turin, bornée à six lieues de là par la rivière la Dora Baltea. Les Autrichiens étaient commandés par le général Glulay. Les trois chefs militaires parcoururent en voiture la rive droite de la rivière. Le maréchal fit : "Sire, quelles sont ces montagnes ou ces hauteurs que j'aperçois là-bas ? Elles sont sans doute sur notre rive droite ?—Mais, non ; elles sont sur la rive gauche. Alors, sire, la défense me paraît bien difficile. D'autre part, la rivière n'a guère d'eau ; que votre majesté regarde cet anier qui la traverse presque à gué !" Le roi et le maréchal remontèrent en wagon. Là, le maréchal montra ses instructions. Elles lui commandaient de rester avec son petit corps d'armée dans les gorges du Mont-Cenis—sans se commettre imprudemment avec l'armée autrichienne. Mais ces instructions ajoutaient, en post-scriptum, que le roi et le général Frossard, ayant parlé d'une ligne de défense de Turin, le maréchal devait l'examiner et la prendre comme telle, s'il le jugeait utile—sous sa responsabilité personnelle. Le roi Victor-Emmanuel

reconnut bientôt, avec son grand instinct militaire, que cette ligne de défense était impossible. Il se rembrunit. Il fit "Mais alors je suis perdu. Les Autrichiens vont prendre mon Turin !—Sire, un maréchal de France n'abandonne jamais l'allié de son pays. Je prie Votre Majesté d'écouter le plan de campagne que je lui propose." Et le maréchal parla d'évacuer Turin et de se porter à l'est, à Casale—c'est-à-dire de façon à pouvoir prendre de flanc les Autrichiens, s'ils passaient la Dora Baltea. Le roi embrassa le maréchal.

"Deux heures après, me dit le maréchal, j'étais couché sur un canapé au palais Carignan. Un homme apparaît... C'était M. Thiers..." Portraitiste, j'ai le devoir de bien faire apparaître aux lecteurs la figure des hommes que je dessine. Si je ne reproduis pas toutes leurs paroles, j'en rappelle assez pour indiquer la touche caractéristique. Ce mot "c'était M. Thiers" à coup sûr inattendu, est bien le maréchal orateur et causeur ! C'est là un de ces traits subits, parfois sublimes comme dans sa déposition au procès Bazaine ; parfois, comme ici, d'une originalité finement caustique. On sait en effet, que M. Thiers était presque la reproduction physique, en petit, de M. de Cavour—et le personnage arrivant tout à coup devant le maréchal... c'était M. de Cavour !

"Qui me vaut, dit en souriant le maréchal, l'honneur de la visite, à heure si indue, du grand homme d'Etat ?—Monsieur le maréchal, je vous préviens que c'est grave !—Ah ! c'est sérieux ! Eh bien, laissez-moi me lever, pour que je puisse recevoir, en maréchal de France, le premier ministre du pays allié de mon souverain !... Parlez maintenant, M. le comte, je vous écoute !"

Cavour croise ses bras et dit : "Est-il vrai, monsieur le maréchal, que vous ne voulez pas défendre la Dora Baltea et que vous abandonnez Turin à l'ennemi ?—Monsieur le comte, vous avez dit vous-même que c'était très-sérieux ; et bien, sérieusement, je vous réponds ceci : A chacun son métier—le mien est d'être soldat et de savoir militairement ce que j'ai à faire."

Ce que le maréchal avait prévu—arriva. Le général Giulai n'osa pas entrer dans Turin évacué. Il eut peur d'être coupé par les Piémontais et les Français réunis à Casale—et de tomber dans un piège tendu dans cette capitale ouverte à l'ennemi ! Turin était sauvé ! Si Turin avait été pris, les Autrichiens arrivaient au pied des Alpes—la Prusse, déjà en éveil, préparait part à la lutte. La cruelle campagne de France avait peut-être lieu douze ans plus tôt ! Que de gloire française perdue ! Nous n'avions plus ces noms lumineux de Magenta, Solferino, etc., qui, dans l'histoire, pourront contrebalancer, par leur clarté, la nuit de nos défaites postérieures !

On s'est toujours demandé pourquoi les Autrichiens n'étaient pas entrés dans Turin ouvert.—Voilà l'explication !

Le maréchal dit tout à coup : "Mais pourquoi parler de tout cela ? C'est fini. Je parle d'un autre siècle dont je suis. J'ai soixante-dix ans. Je me rappelle les jours de grande bataille, en compagnie de ce roi que j'ai aimé et de ses vaillants soldats ! En ai-je vu, depuis les jours encore plus loin de Constantine ! Ah ! La Moricière—Changarnier—Cavaignac ! J'étais aussi, moi, à l'assaut de Constantine—dans la Colonne du colonel Combes ! Les sept officiers en tête, dont j'étais, ont été rapportés sur des brancards ! Je me rappelle encore leurs noms ! Quel beau temps ! C'était comme la répétition publique de nos prochaines guerres de Crimée !" Le maréchal marche dans son cabinet. Les muscles de sa figure ont encore l'extrême mobilité de la jeunesse. Les gestes sont énergiques, amples et répétés. Le maréchal est toujours le jeune maréchal d'il y a vingt-trois ans ! C'est le marin prêt à se rembarquer—malgré la leçon de tant de

nauvages ! C'est un grand passé qui n'a pas l'inconvénient de tant d'autres grands passés—celui de ne plus être capable d'un avenir !

Le maréchal s'est tu. Je comprends qu'il pense à tous les héros qu'il a connus—et qui sont morts ! Sa pensée est comme un champ de bataille, au lendemain, où gisent encore tous les tués de la veille.

Mais lui, il est bien vivant—quoiqu'il soit entré déjà dans la légende, où n'entrent d'ordinaire que les gens morts ! Il marchait toujours dans son cabinet. Tout à coup, il montre un tableau : "Voici *Inkermann*, par Yvon—me voilà ! J'étais jeune, alors !" Et il parle de la Crimée—cette tempête de feu et de neige ! Vous souvenez-vous de cette Iliade où Canrobert fut un héros d'abnégation et de dévouement ? Le parlement anglais tout entier, lords spirituels et temporels, membres de la Chambre des Communes, ont voté un remerciement public à Canrobert et à son armée ! Je me souviens que dans le temps, le maréchal m'a montré sa carte de membre de la corporation des épiciers de Londres, qui le fait citoyen de la grande ville. Il n'a, dans cette corporation, en dehors des vrais épiciers—pour collègues que des rois et princes étrangers—ou les premiers personnages d'Angleterre ! Et le maréchal continue : "Mais maintenant, on semble oublier ce que j'ai fait ! Presque tous les témoins de ma vie sont partis ! L'autre mois, je suis allé assister à de grandes manœuvres. En apprenant mon arrivée, les soldats disaient : Tiens, Canrobert n'est donc pas mort !" Et cela se comprend, braves enfants—vous n'étiez pas encore nés que j'étais déjà maréchal de France !

Mais ce qui m'ennuie, ce sont ces attaques insensées. Certes, je dédaignerai toujours d'y répondre. Cependant c'est écoeurant de voir la fausseté absolue des attaques. Je reste fidèle à mon pays et à mes souvenirs, *Salus patriæ suprema lex esto*. Voici qu'on dit que j'ai été nommé par faveur général de division, au coup d'Etat—mes contemporains militaires savent que j'ai refusé ce grade. Il ne m'a été donné que trois ans après. J'ai fait tous mes grades à la guerre. J'ignorais absolument le coup d'Etat. J'ai obéi. J'avais deux chefs : Magnan et Carrelet. On dit que c'est moi qui ai fait tirer le canon et commandé la fusillade sur le boulevard. On dit que j'ai massacré tout le monde sur la barricade du faubourg Saint-Martin. C'est tout bonnement absurde ! Mes troupes n'ont pas tiré un seul coup de fusil en prenant cette barricade. Pour défendre la société je sais ce que je ferai—mais ici je suis accouru au bruit de la fusillade et du canon sur le boulevard—j'ai ordonné immédiatement la cessation du feu. Je vois d'ici le clairon qui l'a sonnée.—Le feu cessa. Ce pauvre soldat—un nommé Radot—à été tué à côté de moi, alors qu'il avait encore le clairon à la bouche ! Je l'avais connu en Afrique et je lui avais alors promis la croix. Je n'ai pu tenir ma promesse qu'en faisant planter une croix sur sa tombe !

La porte du cabinet s'ouvre. Un bien joli petit garçon, aux grands cheveux blonds, accourt "bonjour, papa, nous sortons. Nous reviendrons te voir bientôt !" Un frôlement de robe se fait entendre derrière nous.—C'est le beau portrait en pied de la jeune maréchale, qui semble être monté du salon d'en bas ! C'est la maréchale Canrobert—l'arrière petite-fille de Flora Mac-Donald !

Avez-vous remarqué que cette race s'en va en France—la race des femmes à qui on dit "madame la maréchale ?" C'est dommage ! Rien de beau comme ce titre donné à une femme ! Avez-vous remarqué aussi qu'on dit seulement "madame" aux reines—et il faut certaine habitude, quand on leur parle, pour placer convenablement ces mots qui les qualifient "Votre Majesté !" Le maréchal ne parlait pas de la guerre



de 1870—on eût dit qu'il avait peur de réveiller nos malheurs passés en prononçant leur nom. J'allais prendre congé de lui—quand apercevant sur le bureau, du maréchal une carte de Metz toute grande ouverte, je fis "et Saint-Privat, monsieur le maréchal?—Eh oui! dit-il, comme en se parlant à lui-même, Saint-Privat! Ce fut une rude bataille! Il y avait là toute la garde royale prussienne. En quinze minutes de feu, sept mille hommes prussiens tombèrent devant nous!"

Le maréchal se lève. "C'était encore là la victoire—entrevue comme dans un éclair. Pourquoi toute la France n'a-t-elle pas pu voir combien nos troupes ont été sublimement tenaces? Certes, il faut savoir reconnaître à l'empereur Guillaume un grand cœur de soldat—il a voulu avoir dans son territoire le sol du champ de bataille. M. Thiers m'a dit que l'empereur avait donné des ordres à ses diplomates pour qu'ils cédassent plutôt du terrain vers Belfort—l'empereur voulait avoir chez lui ses soldats de la garde qui dorment à Saint-Privat et à Gravelotte."

"Mais après Saint-Privat... la captivité. Qu'importe! Saint-Privat, c'était beau et grand!—Sept mille braves de la garde royale! Quels magnifiques soldats!... Grands comme ça!..." Et le maréchal lève tout droit le bras—en étendant sa main horizontale!

\* \*

Pendant que parlait ainsi, l'autre jour, ce grand soldat de France—je sentais que ce témoin du passé me faisait espérer en l'avenir de mon pays! Le sang de cette race française n'est pas tari! J'espérais que de nos fatalités elles-mêmes on ferait tôt ou tard des outils de relèvement—que nos débris serviraient de matériaux! Tel, sur les flancs du Vésuve, l'homme rebâtit sa maison avec les laves mêmes du volcan!

Ecrivain, j'avais comme la vision d'Ezéchiel qui, dans les tristesses de Babylone, reconstruisait en rêve le Temple et la Cité...

IGNOTUS.

## MAXIMES D'HYGIÈNE PRATIQUE

—Simplifier sa vie est un grand art.

—La médiocrité de la santé a ses compensations comme celle de la fortune.

—Mieux vaut faire soigner sa santé que sa maladie.

—Les santés, comme les ménages, comme les empires, s'en vont par les petites dépenses inutiles et journalières.

—Il faut être de sa santé comme de sa condition.

—Les préjugés sont les moisissures de l'aspirit; on ne les trouve que là où la lumière n'entre pas.

—Il y a plus de rhumes engendrés par l'abus des vêtements que par le froid.

—L'enfant travaille trop tôt, il travaille trop, il travaille mal.

—L'eau est à la peau ce que l'air est aux poumons.

—Tel air, tel sang; tel sang, telle santé.

—Du pain bis trempé dans un air pur fait plus de sang que du filet de bœuf mangé dans une chambre fermée.

—Comme on fait son atmosphère on respire.

—La gymnastique est l'antidote du travail exagéré de l'esprit.

—Les mères confiantes font les médecins dévoués.

—La confiance ne se raisonne pas, répète-t-on complaisamment en parlant du choix d'un médecin. La belle maxime! Et où la raison trouverait-elle une meilleure occasion d'intervenir?

Madame X..., qui s'est fait une réputation d'avarice, arrive vers midi dans un restaurant. Elle avait faim.

—Combien le dîner? demanda-t-elle.

—Trois francs.

—Et le souper?

—Trente sous.

—Servex-moi à souper.

\* \*

Un de nos amis demandait à M. C... quelques renseignements sur un notaire.

—C'est un brave homme de premier ordre, répondit monsieur C...; on peut avoir confiance en lui. Il est d'une famille où on est notaire de père en fils. Et même on m'a affirmé que c'est chez un de ses ancêtres qu'avait été déposé l'Ancien Testament.

## Anecdotes populaires sur Napoléon Ier

(Suite)

A Lyon, la vie de lieutenant commença pour nos voyageurs. Les professeurs n'étaient plus là. Les cafés, les théâtres furent assidûment visités par eux. Napoléon n'était pas riche, son camarade non plus. Encore quelques fredaines, et il aurait fallu quitter Lyon sans avoir acheté les ouvrages indispensables qu'il ne pouvait trouver que dans cette ville. La Providence y pourvut. Dans une de leurs excursions, les deux amis rencontrèrent un M. Barlet, qui avait été secrétaire du comte de Marbeuf, lorsque celui-ci était gouverneur de la Corse. M. Barlet reconnut le jeune Bonaparte qu'il avait vu souvent à Ajaccio. Napoléon lui fit comprendre sa situation embarrassée. Il garnit leur bourse de ce qu'il leur fallait pour se rendre à Valence, et en même temps il remit à Napoléon une lettre de recommandation pour un M. Tardivon, de cette ville. Il y avait urgence à partir sans délai; mais l'avant-goût qu'ils avaient pris de la vie de garnison les fit rester à Lyon encore quelques jours. Enfin, ils se mirent en route un matin, à pied, la tête un peu lourde, et la bourse aussi légère qu'avant la rencontre de M. Barlet.

Le même jour, ils couchèrent à Vienne, en Dauphiné, et le lendemain, exténués de fatigue et mourant de faim, ils arrivèrent à Saint-Valier, à six lieues de Valence; ils avaient fait plus de sept lieues en moins de dix heures, n'ayant pris pour toute nourriture qu'un peu de pain et une tasse de lait. Desmazis était épuisé, car ce n'était que pour plaire à son camarade qu'il avait adopté ce régime de trappiste que Napoléon lui avait conseillé, afin de se ménager quelques ressources. Bien que les voyageurs eussent recommandé à leur hôte de les éveiller le lendemain de très-grand matin, neuf heures sonnaient à l'église du village, qu'ils dormaient encore du sommeil des vieux invalides. Deux heures après, ils étaient à Tournon. Là ils s'informèrent si le collège s'ouvrait quelquefois pour les étrangers. Sur une réponse affirmative, les deux amis s'y présentèrent.

Dans ce magnifique établissement, tenu par les oratoriens, et depuis peu organisé en école militaire, comme nous l'avons dit précédemment, les deux jeunes gens furent bien accueillis des professeurs et des élèves. Parmi ces derniers, Napoléon reconnut plusieurs compatriotes, entre autres un des fils Buttafoco, qui plus tard commanda avec lui, en Corse, un bataillon de garde nationaux volontaires; et M. de Gentille, parent de Pozzo di Borgo, qui, trente ans plus tard, devait contribuer à sa ruine et se déclarer son ennemi implacable. Là encore, ils rencontrèrent, enfouie dans le personnel du collège, une de leurs anciennes connaissances de Brienne, Daboval, maître d'escrime, qui avait donné des leçons à Napoléon, ainsi que le maître d'écriture de Brienne, car il avait préféré, lui aussi, les riches oratoriens de Tournon aux pauvres minimes de Champagne.

Dix-neuf ans plus tard, et lorsque Napoléon venait d'être proclamé empereur, un homme d'un âge mûr et d'une mise plus que modeste, arriva à Saint-Cloud, et sollicita du grand maréchal du palais la faveur d'une audience particulière du nouveau souverain. Introduit presque aussitôt dans le cabinet impérial:

—Qui êtes-vous?... que me voulez-vous?... lui demanda Napoléon.

—Sire, lui répondit le solliciteur fort intimidé, je vois bien que Votre Majesté ne me reconnaît pas; c'est moi qui ai eu le bonheur de lui donner des leçons d'écriture pendant le temps qu'elle est restée à l'école militaire de Brienne. Depuis ce temps sire, j'ai eu l'honneur de revoir Votre Majesté à son passage à Tournon, lorsqu'elle se rendait à Valence pour y rejoindre son régiment.

—Ah! oui, oui, je me le rappelle, reprit vivement Napoléon. Le bel élève, ma foi! que vous avez fait là? Je ne vous en fais pas mon compliment.

Puis se prenant à rire de sa vivacité, il congédia le vieillard avec des paroles pleines de bienveillance.

—Allons, allons, c'est bien, dit-il encore; je n'oublierai pas mon maître d'escrime.

En effet, quelques jours après, le vieux professeur recevait, sur la cassette particulière de l'empereur, une pension de six cents francs.

Il était tard lorsque Napoléon et Desmazis quittèrent Tournon; mais, après une marche faite au pas accéléré, ils arrivèrent en vue de Valence. Avant d'entrer en ville, ils songèrent à réparer le désordre que cette course avait causé à leur toilette. Ils tenaient à se présenter convenablement dans une garnison qu'ils devaient peut-être habiter pendant plusieurs années.

Ces dispositions se firent dans une taverne située à droite de la route, aujourd'hui nommée la *Table-Ronde*, et, dans la soirée, ils entrèrent à Valence et s'arrêtèrent dans la première auberge qui s'offrit à leur vue. Ensuite Napoléon se fit indiquer le chemin de l'Hôtel-de-Ville, c'est-à-dire de la commune, et s'y rendit en laissant à son compagnon la garde de leur petit bagage. Mais la nuit avait déjà donné congé aux employés. Napoléon fut sur le point de renoncer à son billet de logement et de renvoyer au lendemain la déclaration de son arrivée. Heureusement, le concierge courut avertir le secrétaire du préfet, qui arriva bientôt. Celui-ci s'excusa de l'avoir fait attendre et lui demanda l'ordre ministériel qui l'envoyait à Valence.

—Nous sommes deux, monsieur, lui répondit Napoléon. Mon camarade, fatigué d'une longue route, a compté sur votre obligeance pour excuser son absence, et m'a chargé de vous présenter ses papiers: les voici. Veuillez bien, je vous prie, les vérifier et me délivrer des billets de logement auxquels ils donnent droit. Demain, sans doute, M. le chevalier Desmazis, mon ami, moins fatigué, aura l'honneur de vous voir et de vous remercier lui-même.

Ces paroles, d'une politesse si simple, étaient alors si extraordinaire dans la bouche d'un si jeune gentilhomme, d'un officier, gens habitués à traiter les bourgeois avec insolence, que le scribe en fut émerveillé. Il ne jeta qu'un coup d'œil sur l'ordre de route de l'officier absent, et ne regarda pas même celui de Napoléon; il s'assit, prit dans un cahier un petit papier en partie imprimé, remplit de blancs, le signa et le remit au postulant qui le lut. Il était ainsi conçu.

Au nom du roi.  
Mademoiselle Claudine Bou, propriétaire du "Café du Cercle," est sommée de loger pour une fois deux lieutenants en second au régiment royal d'artillerie de la Fère, et de leur fournir ce que de droit.

Et plus bas :

A mademoiselle Bou, à l'angle de la Grand-Rue du Croissant, à Valence (Dauphiné).

—Ce n'est pas loin d'ici, dit le vieil employé. La maison n'a pas d'enseigne, mais vous la trouverez facilement. Elle est située dans la Grande Rue, tout près de la place des Clercs. Le premier venu se fera un plaisir de vous y conduire, parce qu'à Valence tout le monde est honnête et obligeant. Et puis, ajouta-t-il en relevant sur son front ses besicles vertes, celui-là vous saura gré de lui avoir fourni l'occasion de rendre ce service à un nouvel officier de notre garnison, à un jeune homme aussi poli que vous l'êtes.

—Très-bien, monsieur, je vous remercie, dit Napoléon, pressé de rejoindre Desmazis.

Un quart-d'heure après, le futur empereur et son compagnon se présentaient, au nom du roi, chez leur nouvelle hôtesse, qui les reçut poliment. Le lendemain, Napoléon, avant de commencer son service, voulut s'enquérir du prix et des conditions de sa pension. Mademoiselle Bou lui dit que le règlement y avait pourvu; que tous les lieutenants, sans exception, mangeaient aux *Trois-Figeons*, et que le prix de la nourriture était le même pour tous. Cependant, il crut devoir aller chez Gény, le maître d'hôtel, et s'arrangea avec lui pour prendre à volonté, par jour, tan-

tôt deux repas et tantôt un seul, moyennant vingt-sept livres par mois. Ce prix et ces conditions disent assez la sobriété devenue proverbiale de Napoléon.

Il fallait ensuite s'occuper de la grande affaire des visites ordonnées par les règlements militaires. Le régiment de la Fère était alors commandé par M. le chevalier de Lance, colonel d'artillerie. La première visite était de droit pour lui. En conséquence, à midi, MM. de Bonaparte et Desmazis, en grande tenue, accompagnés du capitaine Gabriel Desmazis, frère aîné de celui-ci, se firent annoncer chez cet officier supérieur. L'accueil du colonel fut froid à l'égard de Desmazis: ce fut à peine s'il jeta les yeux sur quelques lettres de Paris dont le chevalier s'était muni. Napoléon, au contraire, fixa l'attention du vieil officier. Il le questionna sur son pays et sur la dernière révolution qui l'avait arraché à la république de Gènes, et s'étonna de ce que, né dans une contrée montagneuse impraticable à l'artillerie, il eût précisément choisi cet arme.

Napoléon répondit à M. de Lance :

—Mon colonel, depuis que j'ai reçu les bienfaits du roi, je ne suis plus Corse que de naissance.

—Mais pourquoi artilleur plutôt que cavalier, officier d'infanterie ou marin?

—Parce que j'ai senti là (et il posa un doigt sur son front) quelque chose qui me disait que l'artillerie est la seule armée où la médiocrité ne puisse se faire jour; la seule arme dans laquelle il peut y avoir double mérite à dépasser ceux qui déjà marchent bien.

—Oui, cela est vrai; mais la Corse, où jamais un canon monté ne pourra être employé, la Corse, jeune homme, qu'en dites-vous?

—Je n'en dis rien, mon colonel; la Corse n'existe plus pour moi. Et d'ailleurs, si mon pays se séparait du royaume, ou plutôt si les Génois tentaient de s'en emparer, le devoir comme le talent d'un officier d'artillerie ne serait-il pas d'établir des batteries et de faire rouler des canons là où on ne pouvait le faire auparavant?

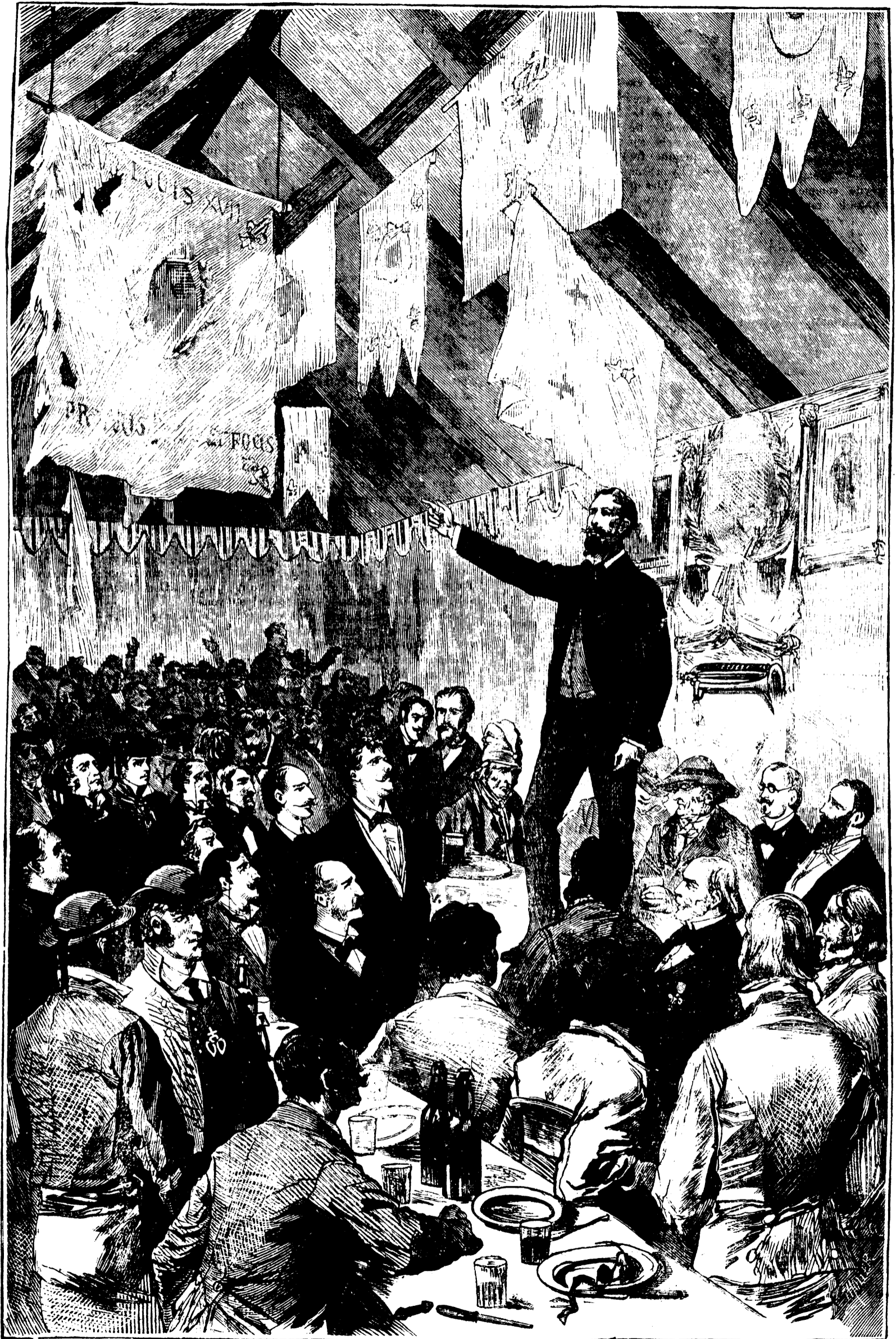
—Vous avez raison, jeune homme; persistez dans ces sentiments, et d'avance je vous prédis la carrière de gloire et de fortune que doit espérer tout officier brave et instruit, qui a l'honneur de servir dans le corps royal de l'artillerie.

Le colonel, s'étant levé, reconduisit les trois officiers jusqu'à la porte de son cabinet. La seconde visite fut pour M. de Bouchard, maréchal de camp, qui commandait l'école d'artillerie, et logeait à la citadelle. Ces deux visites de rigueur terminées, Napoléon fut d'avis de renvoyer les autres au lendemain. Desmazis n'était pas moins fatigué que lui de ces courses officielles. Les deux lieutenants se séparèrent donc. L'un revint chez mademoiselle Bou, et l'autre rejoignit le logement de son frère, pour y attendre les ordres de leur colonel.

Le lendemain matin, un sous-officier se présenta chez mademoiselle Bou, porteur, pour le lieutenant de Bonaparte, d'un billet de l'état-major. C'était un état nominatif du personnel de la compagnie dans laquelle il était placé pour faire son service. Quelques instants après, un autre sous-officier, un sergent nommé Langevin, le même qui fut tué huit ans plus tard devant Toulon, à l'attaque de la redoute le *Petit-Gibraltar*, vint à son tour au nom de M. d'Urtubie, lieutenant-colonel, lui remettre un avis officiel par lequel cet officier supérieur le prévenait que, placé dans une compagnie comme lieutenant en second, il n'était pas moins tenu, aux termes des règlements, de faire pendant trois mois le service de bas-officier d'artillerie, avant d'être reconnu officiellement dans son grade en présence du régiment assemblée sous les armes. Ce billet, qui existe aux archives du ministère de la guerre, se terminait ainsi :

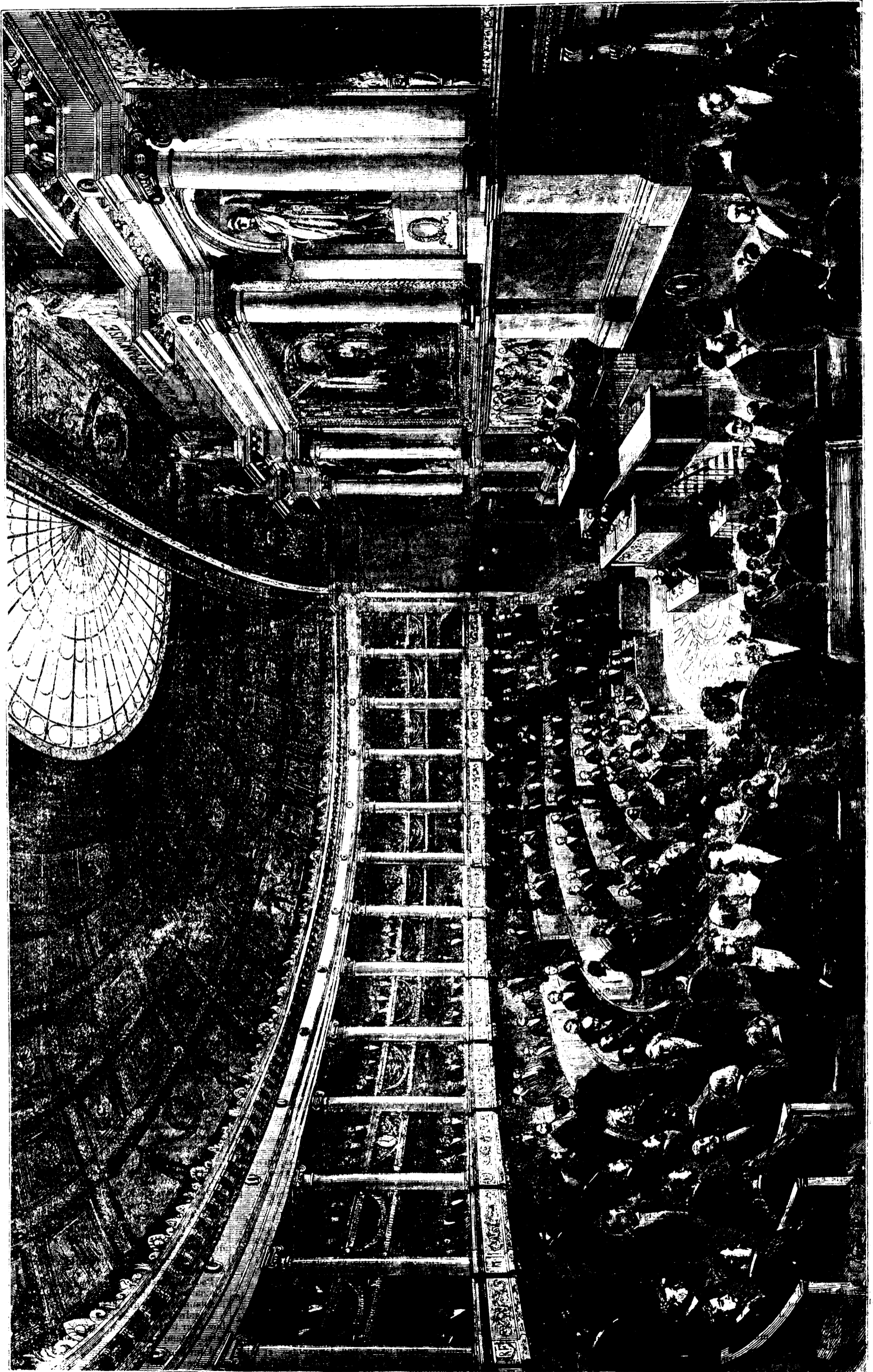
En conséquence, monsieur, vous aurez à vous conformer aux ordres qui vous seront ultérieurement donnés par vos supérieurs immédiats, à l'effet de monter successivement trois grades comme simple canonier, trois comme caporal et autant comme sergent. Vous ferez aussi la grande et petite semaine, obligatoire l'une et l'autre pour ces deux derniers grades.

(La suite au prochain numéro.)



EN PROVINCE. — Le Banquet de Challans, près de Nantes, pendant le discours du général Charette.





LA RENTRÉE DES CHAMBRES A PARIS



LES PETITS MARCHANDS DE  
JOURNAUX

## I

Il fait froid, le ciel est neigeux,  
Les vent d'hiver souffle et les glaces,  
Mais la faim les rend courageux,  
Ils jettent leurs cris dans l'espace :  
"Rien qu'un centin pour le *Canard* !"  
Répètent-ils, gais, pleins de verve,  
Ou bien de leur ton nasillard :  
"Messieurs, deux cents pour la *Minerve* !"

## II

Et le soir leur cri guttural  
Ajoute encore au bruit qui gronde :  
"V'la le *Courrier de Montréal*,  
"La *Patrie* et le *Nouveau-Monde* !"  
Ils connaissent leur *business*,  
Sont harcelants et pleins d'audace...  
"Star, *Evening Post and Witness* !"  
Disent-ils à l'Anglais qui passe.

## III

Aussi montrons-nous généreux,  
Causons-leur parfois la surprise  
Au lieu d'un sou d'en donner deux.  
Admirons leur fière devise  
Qu'ils font entendre avec aplomb,  
C'est celle qui choisit sur l'onde  
Le vaillant Christophe Colomb :  
"La *Patrie* et le *Nouveau-Monde* !"  
PAUL BASSEZ-PRÉVILLE.  
Montréal, 13 décembre 1879.

LA  
MUEtte QUI PARLE

## Troisième partie de la Bande Rouge

## XXIII

Le surlendemain de cette soirée du dimanche que Renée de Saint-Senier avait passée au milieu de tant d'émotions diverses, les buttes Montmartre étaient le théâtre de scènes bien autrement dramatiques.

La montagne où l'insurrection avait pris naissance, était devenue sa dernière forteresse.

Il était onze heures du matin, et, depuis l'aube, nos soldats, les braves soldats de la bonne cause, marchaient pour cerner le repaire des fédérés, enlevant une à une les approches de Montmartre.

La fusillade pétillait sur le boulevard extérieur, et le craquement et le sifflement des mitrailleuses accompagnait comme une basse continue le crépitement grêle des balles sur les façades labourées.

L'engagement était surtout très-vif à la place Blanche et à la place Pigalle, mais les défenseurs impies de l'odieuse Commune tenaient encore derrière leurs murailles de pavés.

L'infâme drapeau rouge flottait toujours sur la maison de santé du Dr Molinard où les insurgés avaient établi leur quartier-général.

La place était merveilleusement choisie pour résister.

Protégée par les escarpements qui de tous les côtés coupaient brusquement la colline, entourée d'une nombreuse artillerie qui lançait au hasard ses boulets stupides sur nos monuments et sur nos musées, la villa des Buttes semblait inexpugnable.

Depuis le 18 mars, elle avait du reste complètement changé d'aspect.

Les malades et les blessés l'avaient évacuée; l'infirmerie était devenue une caserne, et la grande cour servait d'arsenal pour les munitions.

Quant au Dr Molinard, il avait endossé le harnais de chirurgien fédéré, et consacré ses jours aux amputations et ses nuits à la surveillance de ses prisonniers.

Car il avait des prisonniers, et il était même plus occupé comme geôlier que comme praticien.

La mère Ponisse avait repris tout naturellement ses fonctions de cantinière, et les fédérés buvaient si sec, qu'elle était en voie de faire fortune.

Ce jour-là, l'horrible mégère et son ancien patron avaient peine à suffire aux nécessités de leurs emplois respectifs, tant les ivrognes et les blessés affluaient au haut des buttes.

Aussi, s'occupaient-ils fort peu de ce qui se passait à l'intérieur de la villa, dont ils avaient soigneusement fermé toutes les portes.

Dans le coin le plus reculé de cette geôle improvisée, au milieu du triste jardin où Renée avait tant souffert autrefois, Roger de Saint-Senier et Podensac se tenaient debout et présentaient l'oreille à la canonnade.

"On dirait que le feu se ralentit, murmurait l'ex-commandant des Enfants-Perdus.

"Mauvais signe ! dit Roger en secouant tristement la tête.

"Ça dépend ! riposta vivement Podensac, vous savez bien qu'on ne tire plus quand on attaque à la baïonnette.

—Alors, nous entendrions sonner la charge.  
—Pas sûr, le vent ne porte pas dans notre direction.

"Tenez ! un feu de peloton du côté de la chapelle !

—C'est étrange ! Est-ce que la troupe s'éloignerait ?

—Je crois plutôt qu'il font un mouvement tournant, dit le commandant qui ne manquait pas de préentions en stratégie ; et même, si les lignards étaient malins, ils passeraient par le chemin de ronde pour prendre Montmartre à revers.

—Mais le jour où on nous a amenés ici, il m'a semblé que le versant du nord était armé de canons comme celui qui regarde Paris.

—Tonnerre ! s'écria Podensac, que le souvenir de son arrestation mettait toujours hors de lui, dire que sans l'animal de paille que s'est chargé de nous conduire chez cette canaille de Molinard, on nous aurait enfermés à la prison du Cherche-Midi, et que nous serions en liberté maintenant.

—Je crois plutôt que sans lui nous aurions été fusillés, murmura Saint-Senier.

—Et qui nous dit que nous ne le serons pas ? grommela le commandant.

"Si jamais je les tiens, lui et son carabin, leur compte sera bon, ajouta-t-il en menaçant du poing Alcindor absent.

—Je suis prêt à mourir, dit tout bas Roger, mais je voudrais avoir une arme pour tomber en me défendant.

—Et moi donc ! mais rien ! rien ! pas seulement une pierre ou un bâton !

—Écoutez ! souffla le fiancé de Renée en serrant le bras de son ami.

Cette fois, il n'y avait plus à s'y tromper. La fanfare précipitée des clairons résonnait dans le lointain et la fusillade recommençait avec une violence inouïe.

"C'est l'assaut ! ils enlèvent les buttes au pas de course.

—Vive la ligne !"

Un bruit beaucoup plus rapproché étouffa les élans de leur joie.

Des cris confus et des pas pressés retentissaient dans l'enceinte de la prison.

—On vient nous délivrer ! s'écria Roger.

—Ou nous assassiner, murmura Podensac.

Les deux amis avaient marché ensemble vers la porte du salon, et tous deux, pâles, mais résolus, se préparaient à accepter courageusement leur sort.

Que le bruit qu'ils entendaient leur annonçât la mort ou la délivrance, ils étaient décidés à faire bonne contenance.

Ce fut la figure blême de Molinard qui apparut la première sur le seuil du jardin.

Derrière lui se pressaient cinq ou six insurgés, les cheveux en désordre, le visage noir de poudre et les vêtements en lambeaux.

Ils avaient leurs fusils à la main et vociféraient sur tous les tons, sans qu'il fût possible de distinguer autre chose que des jurons épouvantables.

"Que voulez-vous ? demanda Podensac en serrant les poings.

—Venez, citoyens, venez vite ! répondit Molinard d'une voix étranglée par l'émotion.

—Où prétendez-vous me mener ? interrogea Saint-Senier dont les yeux étincelants foudroyaient le malheureux docteur.

—Allons ! pas tant de manières et en route, cria la troupe déguenillée.

—On ne veut pas vous faire de mal, se hâta d'ajouter Molinard ; mais venez, je vous en supplie ; il n'y a pas une minute à perdre.

Les prisonniers se consultèrent du regard et chacun d'eux lut dans les yeux de l'autre la décision d'aller au-devant du danger.

"Marchons," dit Podensac en écartant d'un revers de main le tremblant chirurgien.

Roger se plaça à côté de lui et le groupe dont ils tenaient la tête s'engagea dans le long corridor qui faisait communiquer le pavillon avec le bâtiment principal.

Ce couloir débouchait sous la voûte où s'ouvrait la grille de la villa.

L'apparition des deux amis fut saluée au dehors par une immense acclamation.

"Avancez, citoyens, avancez," dit le docteur qui les suivait.

Ils franchirent l'entrée de la maison en se tenant par le bras.

Un étrange spectacle les attendait devant le perron sur lequel ils venaient de mettre le pied.

Une centaine de fédérés en armes remplissaient l'étroite esplanade qui s'étendait autour des hautes murailles de la maison de santé.

Dans un coin gisaient quelques blessés auxquels leurs camarades ne paraissaient faire aucune attention.

Au milieu de la foule, un homme couvert de galons et de panaches se tenait gauchement affourché sur un grand cheval gris.

Au premier rang, deux hommes à mine farouche gesticulaient avec animation.

L'un portait une loque rouge au bout d'une perche ; l'autre brandissait un long sabre de cavalerie.

Ces drôles étaient à la fois les meneurs et les orateurs de la bande, car, à peine les prisonniers avaient-ils paru que l'homme au sabre imposa silence aux brailards, tandis que l'homme au drapeau prenait la parole en ces termes :

—Vous, les *aristos*, tâchez de me répondre sans broncher. Les *Versaillais* montent par la rue Lepic, et nous n'avons pas le temps de blaguer."

Ce discours ohoisi s'adressait aux deux amis et fut suivi immédiatement de cette question :  
—Vous avez servi ?

—J'ai commandé les Enfants-Perdus de la rue Maubuée, répondit Podensac sans hésiter,

et mon camarade a été lieutenant dans la mobile, 3e bataillon de...

—Ça m'est égal, interrompit l'orateur ; du moment que vous avez été officiers, c'est tout ce qu'il nous faut.

"Vous devez savoir commander ?

—Oui, à des soldats français, répondit fièrement Roger qui commençait à comprendre.

"C'est bon ! aujourd'hui tu commanderas à des lascars de la Commune.

—Jamais ! s'écrièrent à la fois les deux prisonniers.

—Nous sommes encore ici dix douzaines de lapins solides, mais nous ne connaissons rien à l'éstratégie, comme dit cet imbécile qui est là à cheval, et il nous faut de vrais troupiers pour organiser la défense du plateau.

—Cherchez-en, dit Podensac avec calme.

—C'est à prendre ou à laisser, reprit le sacré-pant.

"Si vous ne voulez pas marcher avec nous, je vous fais coller au mur et votre affaire ne sera pas longue.

—Acceptez, citoyens, acceptez, cria du haut de sa monture l'homme empanaché, la défense est très-facile et, au besoin, je vous aiderai de mes conseils.

—Encore cet imbécile d'Alcindor," murmura le commandant, qui venait de reconnaître sous son brillant costume l'ancien *ptre* de maître Antoine Pilevert.

Roger fit un pas en avant et regardant en face l'orateur des fédérés :

"Vous pouvez nous tuer, dit-il d'une voix ferme, vous ne ferez pas de nous des traitres."

Podensac n'ajouta pas un mot à ce refus héroïque, mais il prit la main de son ami et la serra.

"Ah ! c'est comme ça ! hurla l'insurgé en agitant son sabre ; alors vous allez la danser, et quand les *sabraux* arriveront ici ils ne trouveront que vos carcasses avec douze balles dedans."

## XXXIV

Les deux amis se regardèrent et Roger passa son bras sous celui de Podensac.

"Nous sommes prêts, dit-il en s'avançant sur le perron ; où faut-il se placer pour mourir ?"

On était peu habitué dans les bataillons fédérés à rencontrer le stoïcisme politique ou même militaire, et la courageuse réponse de Saint-Senier impressionna quelque peu les assistants.

"C'est un bon *zig* tout de même," dit tout bas, l'homme au grand sabre.

Son camarade qui tenait le drapeau paraissait assez décontenance.

Evidemment, tous deux auraient bien préféré le concours, volontaire ou non, des deux officiers à la nécessité de les fusiller.

Alcindor partageait pleinement leur avis et il crut de sa dignité de faire une dernière tentative.

Poussant son cheval à travers la foule, il arriva tout près du perron.

"Citoyens, dit-il de sa voix traînante, je ne veux pas vous influencer, mais je peux bien vous rappeler que, dans la mémorable journée du 18 mars, je vous ai sauvé la vie.

"Sans mon intervention, il y a deux mois que vous seriez tombés sous les balles du peuple qui, par ma voix, réclame aujourd'hui votre appui."

Ce discours insinuant s'adressait spécialement à Podensac et le commandant l'écouta avec beaucoup d'attention.

Il hésita un instant à répondre ; puis, poussant le coude de Roger en guise d'avertissement, il fit craquer ses doigts comme pour dire aux insoufflés :

"Après tout, je m'en moque."

Et s'avançant jusqu'au bord des marches, il s'écria :

"J'en suis !

—A la bonne heure, murmura l'orateur de la troupe.

—Vive le commandant ! crièrent les mêmes individus, qui, une minute auparavant, voulaient le massacrer.

—J'en suis à une condition, reprit Podensac.

—Laquelle ? demanda le cœur des fédérés.

—C'est que mon camarade sera libre de s'en aller."

Cette seconde proposition fut beaucoup moins bien accueillie que la première.

"Non ! non ! il irait nous vendre aux Versaillais," cria la majorité des assistants.

Quelques voix dissidentes demandèrent bien qu'on acceptât la transaction, mais elles se perdirent dans le bruit.

Roger avait pâli en entendant Podensac offrir de se sacrifier généreusement pour lui.

Il était partagé entre le désir bien naturel d'échapper à une mort certaine et le remords de devoir la vie à un compromis de cette nature.

L'homme au sabre se chargea de trancher la question.

"On ne laissera pas filer l'officier, dit-il d'un ton bref, mais on ne lui fera pas de mal et il aura le droit de fumer sa pipe tranquillement pendant que nous nous ferons casser les reins.

"Une fois, deux fois, ça vous va-t-il ?

—Ça me va," se hâta de répondre le commandant.

Il ne voulait pas laisser à Saint-Senier le temps de la réflexion.

"Allons, vous autres, cria l'orateur, deux hommes de bonne volonté pour garder l'*aristo*."

Dix insurgés se présentèrent aussitôt pour remplir cette mission peu dangereuse, et celui qui venait de les convoquer n'eut que l'embaras du choix.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, Podensac avait trouvé moyen de dire à l'oreille de Saint-Senier :

"Laissez-vous faire, je me charge de nous tirer de là tous les deux."

Roger resta muet et immobile.

"Et maintenant, mes lascars, reprit l'ancien chef des Enfants-Perdus, si vous voulez que je commande, commencez par m'obéir militairement.

—Oui ! oui !

—Les destinées du peuple sont entre vos mains, s'écria du haut de son cheval le solennel Alcindor.

—Connu ! dit Podensac ; mais, en attendant que le sauve le peuple, menez mon camarade à bas au pied de ce petit mur, et prenez la faction à côté de lui.

"Vous voyez, tas de brailards, que je joue franc jeu," ajouta-t-il en promenant sur la foule un regard assuré.

Il avait assez longtemps conduit les citoyens de la rue Maubuée pour savoir comment il faut parler aux masses et son succès fut complet.

Les gardiens de Saint-Senier se mirent immédiatement en devoir de le conduire à la place indiquée, pendant que le commandant s'abouchait gravement avec les deux meneurs de la bande pour leur donner ses instructions stratégiques.

Le théâtre de cette scène était un terrain en pente qui s'étendait devant la porte de la villa des Buttes.

Le sol de ce plateau étroit allait en s'abaissant vers le nord et, à une centaine de pas du perron, l'esplanade était coupée brusquement par un saut-de-loup et protégée par une sorte de banquettes en pierres.

Roger fut adossé à ce rempart qu'il dépassait de la tête.

Les vastes bâtiments de la maison de santé masquaient les approches du côté de Paris.

Un chemin fort mal entretenu longeait la façade et conduisait, à droite aux batteries du moulin de la Galette, à gauche aux retranchements de la tour Solferino.

"Mes enfants, cria Podensac après une courte conférence avec ses nouveaux lieutenants, c'est par là qu'il faut nous garder."

La fusillade en ce moment semblait se rapprocher.

Il était évident que les troupes de Versailles attaquaient vigoureusement les barricades, sur le versant méridional de Montmartre, et qu'elles faisaient des progrès.

Mais la résistance paraissait acharnée, si on en jugeait par la violence de la fusillade.

D'ailleurs, un autre symptôme indiquait que les fédérés tenaient encore dans les rues inférieures.

On ne voyait arriver, sur le plateau, ni fuyards, ni blessés, et l'absence de ces précurseurs de la déroute rassurait les réfugiés de l'esplanade.

Quant à Podensac, il avait son plan.

Il ne doutait pas du succès définitif de l'armée, et il n'avait nullement le dessein de se battre contre elle.

Trahir les fédérés au point de les conduire dans un guet-apens, n'était pas non plus de son goût.

Il s'était décidé pour un moyen terme qui consistait à indiquer aux réfugiés du plateau des postes choisis, de façon à leur assurer une retraite au moment de l'assaut.

De sa personne, il comptait ne pas agir, et il était résigné d'avance aux conséquences de cette inaction.

"Bah ! pensait-il en se dirigeant à la tête de ses nouveaux soldats vers les points menacés, j'aurai bien du malheur si j'attrappe une balle de Versailles, et, quand la débâcle commencera, je m'arrangerai pour filer en emmenant mon ami Saint-Senier."

En conséquence de ce raisonnement, le commandant avait fait placer Roger tout au bout du plateau.

Il voulait le trouver sous sa main à l'instant critique où il leur faudrait dégringoler en toute hâte le long de l'escarpement des buttes.

En passant devant le prisonnier, qui s'était anossé tranquillement au mur et se tenait les bras croisés entre ses deux gardiens, Podensac lui lança un regard qui voulait dire : "Tenez-vous prêt."

L'homme au sabre jeta à ses satellites une recommandation d'un autre genre :

"Si l'*aristo* fait mine de bouger, cria-t-il, brûlez-lui la cervelle, et que ça ne traîne pas."

Cet ordre féroce n'effraya pas outre mesure le commandant.

Il savait bien que les fédérés perdraient la tête quand ils verraient arriver les *lignards* et qu'ils ne penseraient qu'à se sauver.

Aussi s'abstint-il d'intervenir.

La troupe, dont il était devenu le chef malgré lui, le suivait avec une docilité exemplaire, car le danger réveille le sentiment de l'obéissance chez les révoltés les plus enragés.

L'homme au sabre et le porte-drapeau s'étaient constitués ses lieutenants volontaires, et n'auraient pas souffert la moindre velléité d'indiscipline.

Ce petit groupe armé disparut en tournant les constructions de la villa.

Podensac avait choisi comme poste à défendre les maisons qui dominaient à trois cents pas de l'esplanade le moulin de la Galette.

L'endroit présentait toutes les conditions voulues pour tenir sans trop s'exposer et pour se replier en temps utile.

Saint-Senier resta donc seul sur ce plateau si tumultueux tout à l'heure, seul avec les deux affreux drôles chargés de le surveiller, et le prudent Alcindor qui n'avait pas cru devoir suivre le mouvement de ses camarades.

"La cavalerie ne doit pas combattre dans les

rués," avait-il dit en voyant défilier le belliqueux cortège.

Et il avait continué à se prélasser sur sa selle dorée, qui devait avoir été volée à quelque officier général.

Sa figure béate avait pris une certaine expression de gloriole qui la rendait encore plus grotesque.

L'ex-paillasse cherchait évidemment la pose qui convenait le mieux à un grand capitaine, et, rien qu'à le voir se rengorger sous ses oripeaux, on devinait qu'il voulait se donner un faux air de Kléber ou de Marceau.

Roger, du reste, s'occupait fort peu de ce saltimbanque à cheval.

Absorbé dans ses réflexions, il ne regardait même pas le tableau grandiose qui s'étendait sous ses yeux.

Du point où il était placé, il pouvait embrasser l'immense horizon qui ferme la plaine Saint-Denis.

Un soleil éclatant dorait les coteaux d'Orge-mont et les bois de Montmorency.

Plus près, il éclairait le lugubre drapeau prussien, qui flottait sur le fort d'Amberville.

Ce signe de l'invasion étrangère semblait planté là pour rendre la guerre civile plus odieuse encore.

Du reste, de ce côté la ville paraissait tranquille, et depuis, les bastions de l'enceinte jusqu'au pied des hauteurs de Montmartre, on ne distinguait ni la fumée ni le bruit d'un engagement.

En revanche, sur l'autre versant, le canon faisait rage et des détonations formidables ébranlaient à chaque instant le sol du plateau.

Par moments, on aurait cru que les buttes allaient s'effondrer dans les carrières que leurs flancs recèlent.

Il était évident que le dénouement approchait, et les deux factionnaires commençaient à manifester une certaine inquiétude.

Les yeux invariablement tournés dans la direction du chemin que Podensac avait pris, ils se tenaient prêts à fuir à la moindre alerte.

Roger, lui, pensait à Renée, et, par un singulier effet d'imagination, il revoyait en ce moment même les grands bois et les tourelles pointues du vieux château de Saint-Senier.

Il se rappelait le jour où, pour la première fois, il avait cru lire dans les yeux de sa cousine que son amour était partagé.

Ses réflexions furent interrompues par le sifflement d'une balle.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

## Gazette des Tribunaux

### L'AMOUREUSE DE L'INSTITUTEUR

Ce n'est pas une bien grande criminelle que cette jeune fille de vingt ans qui est venue s'asseoir, avant-hier, sur le banc des accusés, devant la Cour d'Assises de l'Aisne.

Elle s'appelle Lucy Toupet; elle est fraîche et distinguée; un élégant petit chapeau à plume blanche est posé sur ses cheveux bruns. La pauvre fille pleure abondamment; elle a un parler doux et timide, où l'accent campagnard accentue parfois des locutions recherchées. C'est le type naïf et sentimental de la petite ouvrière du village, un peu trop lettrée, qui lisait les après-midi de dimanches des romans d'amour; et qui a attendu pendant de longs mois l'âme sœur dont parlent les poètes.

Le bien-aimé des rêves de Lucy lui apparut il y a trois ans. C'était un grand garçon maigre, timide, et tout de noir vêtu, avec des manières trop courtes et une redingote tout effilochée; mais il avait un prestige, ce jeune homme; c'était le nouvel instituteur, *monsieur Leroy*!

L'histoire amoureuse de Lucy Toupet et de M. Leroy commence comme une pastorale. C'était un beau jour d'été: l'instituteur cueillait des cerises avec le garde champêtre de Brécy, car la scène se passe à Brécy, dans l'Aisne. Lucy passa près de lui, avec une compagne. L'instituteur, galant, offrit des cerises aux jeunes filles. L'amie accepta sans façon; Lucy, rougissante, refusa. — "Tu as tort," ma petite, fit sentencieusement le garde "champêtre; hé! hé! voilà un beau garçon qui te ferait peut-être un bon mari..."

Huit jours plus tard, on était en pleine idylle. L'instituteur était, suivant l'usage, bibliothécaire de la commune; il prêta des livres à Lucy, et Lucy vint chez lui pour les rendre; on causa. Souvent, la jeune fille s'échappait de la maison paternelle, sous prétexte d'aller veiller chez une amie. Où allait-elle?

— "J'allais chez M. Leroy, dit-elle. Il m'aimait. J'espérais me marier avec lui un jour."

Mais Leroy proteste. — Il n'a jamais vu cette jeune fille, a-t-il répondu à l'audience. Il ne l'a jamais remarquée. C'est une petite cervelle qui s'est échauffée sans qu'il y prit garde, un cœur qui a battu pour lui sans qu'il s'en doutât!...

Au fait, on ne sait au juste si Lucy a été aimée, et puis abandonnée, l'éternelle histoire; ou bien si elle aima un indifférent?

Toujours est-il que le 30 juillet dernier, vers sept heures du soir, une scène dramatique se passait près de la maison d'école de Brécy, qui est attenante à l'église.

L'instituteur allait sortir; Lucy Toupet se dressa devant la porte, et, levant un couteau qu'elle avait dissimulé sous son tablier, elle frappa Leroy à l'épaule droite. Il s'enfuit épouvanté, laissant après lui une trace sanglante, et tomba à moitié évanoui dans les bras du curé, qui survint. Lucy l'avait suivi cependant. Brandissant de nouveau son arme elle tenta de se frapper à la poitrine, en criant: "Je veux mourir! le lâche, il m'a trompée!" Mais on la désarma avant qu'elle eût pu se blesser.

On trouva sur elle une lettre conçue en termes exaltés. La jeune fille y disait adieu à "l'infidèle" et racontait avec émotion comment, peu de jours avant, l'instituteur lui avait refusé la main dans un bal! Dès lors, elle avait senti, écrivait-elle, que "tout était fini."

M. Leroy en a été quitte à peu près pour la peur; sa blessure était, en somme, fort peu grave, et il a pu venir, parfaitement valide, témoigner devant le jury de l'Aisne.

Rien de plus curieux, d'ailleurs, que sa déposition: on n'est pas plus étonné, plus ahuri, plus innocent de toutes choses; Leroy n'a jamais aimé Lucy, il n'a jamais su qu'elle l'eût aimé...; au bal, il ne l'a même pas remarquée.

Lucy se contente de le regarder avec une expression d'indéfinissable mépris:

— Lâche! s'écrie-t-elle, tu es un lâche!

— C'est drôle, fait tranquillement Leroy, la voilà qui me tutoie!

Est-il besoin de dire que la jeune fille a été acquittée?

## A NOS ABONNÉS

Nos abonnés savent que le prix de leur abonnement est de \$3, payées d'avance, et de \$3.50 s'ils ne paient qu'à la fin de l'année. Eh bien, nous allons donner, à tous ceux qui nous doivent, une dernière chance de profiter de la réduction que nous leur offrons, et de montrer leur bonne volonté et leur sympathie à l'égard de *L'Opinion Publique*. A tous qui paieront leurs arriérés avant le 1er janvier, nous ne leur demanderons pas plus que s'ils avaient payé d'avance, savoir, \$3, et nous leur donnerons la magnifique prime que nous avons offert, cette année, à nos abonnés.

Nous voulons prendre nos abonnés par l'intérêt personnel et le sentiment, en leur donnant les moyens de profiter de cette réduction, de gagner une magnifique prime et de montrer qu'ils tiennent à l'existence de *L'Opinion Publique*.

Ainsi donc, qu'il soit bien compris qu'ils ont droit à ces avantages que jusqu'au 1er janvier prochain, et qu'après cette date ils ne les obtiendront pas.

## GUERISON DE LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la Recette d'un simple Remède Végétal pour la guérison infaillible et permanente de la Consommation, Bronchite, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette Recette exempte de frais, en Français, Allemand ou Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la Poste une Etampe, nommant ce papier.

W. W. SHERAR,  
149 Powers' Block, Rochester, N. Y.

## TRAIT D'HÉROISME

Le beau fait que je vais essayer de narrer a eu pour théâtre un petit coin presque inconnu de la Lorraine, aux jours pleins d'horreur où la Prusse sans pitié couvrait la France de ruines et de sang.

Un matin de l'année 1871, une colonne détachée de l'armée prussienne, en route peut-être pour Paris, passait auprès d'un pauvre village de cette malheureuse province. Tout à coup, du sein d'un bosquet touffu, un coup de feu se fait entendre et une balle meurtrière vient blesser un soldat de Guillaume.

A cette attaque imprévue la brave troupe s'arrête comme frappée de la foudre, elle hésite un moment, puis, rassurée par le silence qui règne par tout, elle se précipite furieuse à la poursuite du téméraire ennemi qui a osé le défier ainsi. Mais peine inutile, sous le bois comme dans la vallée les Allemands ne trouveront aucune trace qui pût leur indiquer le lieu où se cachait l'audacieux Français. Alors, la rage au cœur, ils abandonnent leurs vaines recherches et, altérés de vengeance, ils se dirigent vers le village. Terrifiés à la vue des envahisseurs de leur patrie, les habitants de ce hameau isolé pressentent un malheur.

Bientôt assemblée sur la place publique par les soldats qui les maltraitaient comme un troupeau d'esclaves, ils entendent le commandant prussien leur donner cet ordre épouvantable: "Choisissez immédiatement six d'entre vous pour être fusillés en représailles de l'abominable attentat commis ici ce matin contre un de mes soldats." Hélas! contre le fort le faible ne résiste pas longtemps; les pauvres paysans, après avoir un moment relevé la tête comme pour répondre à leur bourreau, se courbent bien vite sous le joug et acceptent en gémissant leur malheureux sort.

Une heure après cette sentence cruelle, six pères de famille, pieds et mains liés, attendaient la mort, enfermés dans la salle d'école transformée en prison pour la circonstance. Le premier acte de cette lugubre tragédie s'était à peine terminé, que le pieux pasteur du village connaissait déjà l'infortune de ses enfants. Ne songeant qu'à ses devoirs de père et de prêtre, ce digne ministre du Seigneur se présente sans crainte à l'officier prussien et lui demande la permission de visiter ceux que sa cruauté a jetés dans les chaînes. Après quelques pourparlers, il obtient cette permission, et il vole consoler et encourager les victimes de la vengeance.

En entrant dans la salle où depuis bien des années la jeunesse de sa paroisse apprenait à connaître et à prier Dieu, un spectacle navrant s'offrit aux yeux du prêtre; son cœur de père éclata en sanglots en voyant ses enfants étendus enchaînés à ses pieds.

Cinq d'entre eux sont presque sans vie, tant la perspective du supplice les a effrayés, ils ne reconnaissent pas leur curé, leur bouche est muette, ils n'ont plus conscience de leur être, ils ne sentent pas même venir la mort qui déjà semble les étreindre de ses bras glacés. Mais le sixième n'a pas perdu connaissance, il comprend toute l'étendue de son infortune, il pleure, il crie, il se roule sur le plaucher, le désespoir le plus affreux déchire son âme.

Les paroles de son pasteur ne le calment pas, rien ne peut éloigner de son esprit cette horrible pensée d'une mort violente et prochaine. son cœur est fermé à la consolation, la religion même a perdu tout empire sur cet infortuné. Ses yeux égarés semblent fixés sur un tableau déchirant: il voit devant lui une épouse chérie et six petits enfants en proie à toutes les douleurs et à tous les dangers de la misère. A l'aspect de cette image terrifiante qui l'obsède, le délire s'empare de lui, d'une voix dont les accents n'ont plus rien d'humain il maudit ses bourreaux et profère des imprécations qui font frémir d'épouvante.

Le prêtre, voyant que ses efforts pour donner un peu de résignation à cette âme

brisée sont inutiles, prit alors une résolution sublime, il alla trouver l'officier qui lui avait permis de visiter ces prisonniers et lui dit:

— Capitaine, ces pauvres gens sont innocents, vous le savez; il est même plus probable que ce coup de fusil n'a pas été tiré par un habitant de ce village, alors pourquoi agir avec tant de rigueur? pourquoi les rendre responsables d'un acte qu'ils n'ont pas commis? Ah! de grâce laissez-vous toucher par le malheur, ne méprisez pas leurs larmes et celles de leurs épouses... Donnez la liberté à ces malheureux...

— Que m'importe, répondit le brutal Prussien, leur innocence, ou leur culpabilité? Sachez qu'aujourd'hui on a, ici, insulté le drapeau de ma patrie et blessé à mort un de mes soldats; je veux venger ce sang et cet affront. Par le châtiement que je vais infliger, j'entends montrer à vos perfides compatriotes que jamais impunément ils n'insulteront l'étendard de la Prusse et n'assassineront un fils de la noble Allemagne.

Le prêtre comprit à ces mots que tout espoir était perdu et que ses paroissiens allaient mourir malgré leur innocence. Alors, levant les yeux au ciel, il adresse à Dieu une fervente prière; puis, ô sublime dévouement! il s'offre au commandant pour être lui-même fusillé à la place de celui des prisonniers qu'il avait trouvé le plus désespéré.

Ce monstre à face humaine accepte cette substitution avec une indifférence moqueuse, et, sur le champ, avec les fers de celui qu'il rend à la liberté, il fait lier le prêtre... Le bon pasteur va mourir pour sa brebis.

La cruelle sentence allait être exécutée; déjà tout était prêt pour le supplice, quand arriva le colonel du régiment, auquel appartenaient ces soldats. A peine informé de cette triste affaire, l'officier supérieur dirigea ses pas vers la prison et, en considération de l'incomparable dévouement du prêtre, fit grâce à tous.

Dieu, qui, partout et toujours, sait secourir l'opprimé et confondre l'oppresser, avait envoyé cet homme pour arracher à la mort six innocentes victimes.

GEORGES GAGNON.

ILLUSIONS ET VÉRITÉS.—Une belle chose, la voix du cœur. Quel dommage seulement que le cœur soit souvent si dur d'oreille!

## AVIS PUBLIC

Les soussignés ont l'honneur d'informer leurs pratiques et le public en général, qu'ils viennent de faire une nouvelle réduction sur leurs prix à cause de la grande quantité de marchandises d'automne qui leur reste et qu'ils ne veulent pas s'exposer à garder jusqu'au printemps. Belle occasion pour ceux qui sont en retard avec leurs emplettes; ou encore ceux qui se proposent de faire des cadeaux du jour de l'an.

Les soussignés prennent de plus occasion de dire que si, comme certains marchands, ils ne font pas de petits présents de valeurs insignifiantes, c'est qu'ils considèrent que leurs prix uniformément plus bas qu'ailleurs présentent plus d'avantages à l'acheteur qui, chez eux, n'est pas exposé à payer ses présents bien chers en se faisant pincer sur d'autres marchandises.

DUPUIS FRÈRES,

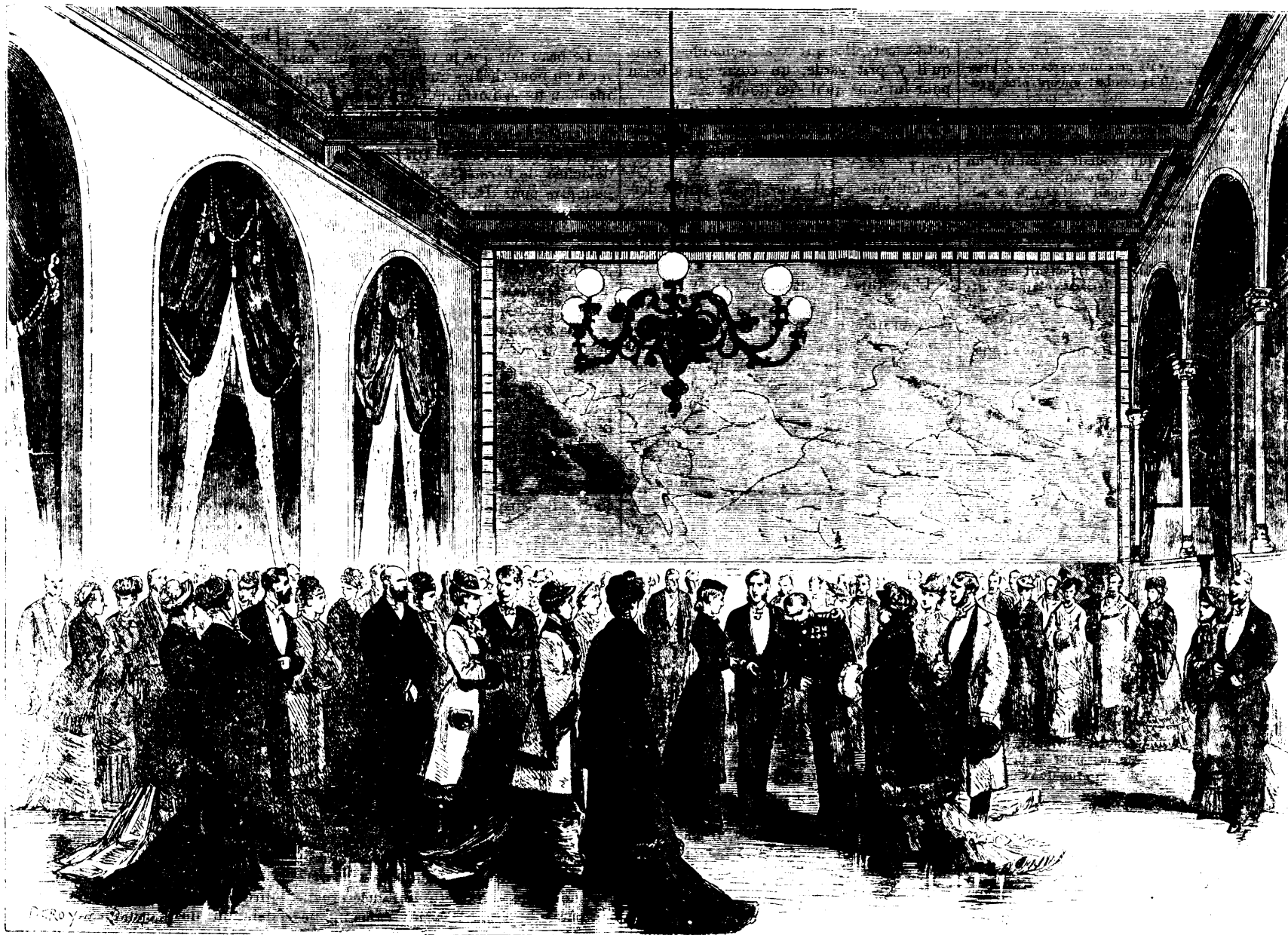
No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

AUX DAMES qui veulent une robe ou un manteau très-élégant et dans les derniers goûts, nous leur dirons: Allez voir madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis. Elle trouveront, de plus, à son magasin, un bon choix d'articles de modes, tels que fleurs, chapeaux, ruban et un bon assortiment de laine et d'articles de fantaisie, le tout à bon marché, au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

## AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.





PARIS—RÉCEPTION DE LA NOUVELLE REINE D'ESPAGNE, LORS DE SON PASSAGE EN SE RENDANT A MADRID



VUE DE BEAUHARNOIS



A NOS ABONNÉS ET AMIS DES ÉTATS-UNIS

MESSIEURS,

Notre agent général, M. Edmond Stevens, va bientôt parcourir les centres canadiens-français des Etats-Unis ; il va aller vous voir pour abonner ceux qui n'ont pas encore le bonheur de l'être, et faire payer ceux qui jouissent de cette faveur.

Nous espérons, messieurs et mesdames aussi, que vous le recevrez avec la plus grande bienveillance, et que vous le renverrez content et le cœur rempli de reconnaissance. Il fut un temps où tous les Canadiens-français des Etats-Unis voulaient recevoir et lire un journal qui leur parlait de la patrie et leur en faisaient voir les endroits les plus charmants et les hommes les plus remarquables, dans des gravures nationales.

L'Opinion Publique est toujours la même, elle continue de travailler à entretenir le sentiment national parmi nos compatriotes, et à leur indiquer les moyens de servir leur religion et leur patrie, et de marcher dans la voie du progrès. Nous savons, messieurs, combien l'amour de la patrie est vivace parmi vous ; aussi, nous comptons sur vous, et nous sommes sûrs que nous ne regretterons pas les dépenses que nous aurons faites pour vous visiter.

Voici les principaux endroits que visitera notre agent :

- Concord, Valley Falls, Suncook, Ashton, Hooksett, Minville, Manchester, Woonsocket, Nashua, Blackstone, Lowell, Waterford, Lawrence, Worcester, Boston, Springfield, Fall River, Holyoke, Providence, Burlington, Pawsucket,

Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans ces différents endroits voudront bien lui donner les renseignements qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Et surtout, que ceux qui nous doivent s'empressent de régler avec lui sur présentation du compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

LE MICROSCOPE ET HIVER

L'hiver est à la fois la plus agréable et la plus triste des saisons, de même que la femme, suivant l'avis de Sganarelle, est la meilleure et la pire des choses.

Ce que nos verres disent ici de la femme et de l'hiver, peut se dire à peu près de tout ce qui existe sous la calotte des cieux.

Il n'est guère de vertus dont l'excès ne touche à un travers, à un ridicule ou à un vice ; tout mets délicieux a son danger ; au fond de la coupe exquise se cache l'ivresse. Quoi de plus charmant que la parole et quoi de plus détestable ?

Le plaisir coudoie la douleur, et le monde est blanc ou noir, selon le côté par où on l'envisage.

L'hiver ! Oui, vive l'hiver pour ceux qui ont un bon feu ; oui vive l'hiver pour les poitrines abritées sous la ouate et les fourrures ! Vive l'hiver pour les heureux de la terre.

Allons, jeunes cavaliers, allons, jeunes filles, voici l'hiver qui commence ! c'est votre saison de prédilection, la saison de vos joies les plus vives, de vos ébriements les plus doux. L'hiver ramène les vives harmonies : de tous côtés résonne, sur mille ton joyeux, le signal de la valse et de la danse. O jeunes filles, le bal vous sourit, le bal vous appelle, le bal vous possède ; montrez aux regards charmés votre taille légère, votre prunelle brillante, votre pied agaçant ; faites des heureux et des jaloux. Et vous, mes beaux amis est-il, dites moi, un temps plus heureux, plus adorable que l'hiver ? N'est-ce pas dans l'hiver qu'on se retrouve, qu'on se revoit, qu'on se précipite avec ivresse

dans le tourbillon du monde, et que les mots les plus tendres et les plus doux se disent à l'oreille ?

Et tous, pendant que le soleil luit au ciel limpide, un de ces beaux soleils d'hiver sur la blanche campagne, vous attelez votre traîneau et vous volez sur cette route de neige solide. Après le bonheur du coin du feu, quel bonheur plus grand que de s'élaner ainsi dans l'espace... puis vous rentrez dans votre maison bien close et bien chaude et vous savourez les délices du bien-être.

A bas l'hiver ? Qu'est-ce ? d'où viennent ces cris et ces imprécations ? C'est un homme qui suit péniblement une route âpre et difficile, sa femme l'accompagne avec un enfant, la neige tombe ; ils sont transis de froid ; la mère éperdue s'agenouille, l'enfant lève au ciel ses petites mains désespérées. Qui viendra à leur aide ? qui les sauvera de cet abîme glacé ?

Appelez la musique, mesdames et messieurs, et mettez-vous en danse ! Mettez vos gants, frisez vos moustaches, mirez vous dans les beaux yeux de la bonde ou de la brune !

Mais quel douloureux spectacle ! l'hiver dévaste la campagne ; l'horrible hiver, l'hiver implacable répand la désolation de son souffle rigide ; voyez ces malheureux qui se traînent péniblement, qui se meurent de froid. Nul secours, nul asile, pas une lueur pour leur rendre l'espérance et la ranimer ; partout l'hiver, la fatigue, le désespoir, la mort !

Qu'on est bien, vous dites-vous, au cœur de l'hiver, dans un bon fauteuil, la tête nonchalamment appuyée et les pieds au feu. Oui, certes, votre sort est digne d'envie, mais croyez-vous que ces pauvres petits enfants pâles, grelottants, mourant de faim, accotés tristement sur le seuil d'une maison qui ne s'ouvre pas, croyez-vous qu'il trouvent dans l'hiver le véritable paradis terrestre ?

Ne vous plaignez pas de l'hiver, mais daignez visiter la hutte du villageois ou celle du pauvre ; vous saurez alors ce qu'apporte l'hiver avec lui. Là vous verrez un vieillard déguenillé implorant l'aumône au passant qui la lui refuse ; ici une pauvre femme menant avec elle, à travers la neige, un petit enfant, transi et pleurant.

Amusez-vous, mais pensez à la misère et soulagez-la. Savez-vous ce que cette misère de l'hiver vous montrera quand un vent glacial souffle avec violence à travers les portes mal jointes ? une femme, un enfant, un malade à l'agonie ! et pas de feu, pas de pain, pas de matelats, pas de secours ! La mère amaigrie offrant au nouveau-né son sein tari, et le père hideux et râlant, adossé à la muraille humide.

Vous voyez, amis lecteurs, que nous avons raison lorsque nous commençons cette causerie en disant que l'hiver est à la fois la plus agréable et la plus triste des saisons. N'oubliez donc pas les pauvres, et pardonnez à votre frileux.

MICROSCOPE

On dit qu'il est question de remplacer l'hon. M. Lemaire, au Conseil législatif, par M. C. A. M. Globenski, de Saint-Eustache, ex-député des Deux-Montagnes. On ne pourrait choisir un homme plus estimé, un meilleur Canadien.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages des pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Mantoux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

LES CRÉBUS NEW-YORKAIS

Le Times constate avec regret que les millionnaires de New-York lèguent généralement toute leur fortune à leur famille et paraissent n'avoir aucun désir de perpétuer leur mémoire en faisant des legs pour la création ou le soutien de collèges, bibliothèques, musées, hôpitaux ou institutions quelconques littéraires, artistiques, scientifiques ou charitables.

Quand William Astor a été arraché, à 84 ans, à ses cinquante millions d'immeubles hautement productifs et de loyers, toute sa fortune a été attribuée à sa famille—qui possédait déjà plus de revenu que ses membres ne pouvaient rêver d'en dépenser. Il était né ici ; il avait hérité le gros de ses immeubles—qu'il a vigoureusement améliorés—de son père, un immigrant allemand arrivé ici avec douze dollars dans sa poche, produit de la vente de quelques fûtes dont son frère lui avait fait don à Londres. Il a grossi cette bagatelle en une fortune de 25 millions, et étant d'une tournure d'esprit excentrique—excentricité inintelligible pour nos riches citoyens d'aujourd'hui—il a fondé la bibliothèque Astor et conservé ainsi son nom. Son fils a cru sans doute que les Astor avaient fait assez pour Manhattan ; et ne voulant pas l'embarrasser d'un excès de reconnaissance il s'est délicatement abstenu de lui imposer une obligation.

Alexander Stewart, prince parmi les marchands prospères, possesseur d'autant de millions qu'Astor, a été réuni à ses pères, apparemment sans s'être souvenu que chacun de ses dollars avait été gagné par l'exploitation habile d'une boutique dans Broadway. Il était venu d'Irlande pauvre maître d'école, et il est allé dans le cimetière de l'église Saint-Mark sans un enfant ou un parent vivant, avec la réputation du plus riche marchand de nouveautés des deux hémisphères.

Cornelius Vanderbilt, de Staten Island, a commencé comme vendeur de légumes au marché et a fini comme propriétaire de chemins de fer et de sommes impossibles à compter. Il avait de nombreux descendants et il leur a laissé de riches souvenirs, mais il a totalement oublié qu'il devait sa fortune colossale à la métropole, dont le nom n'est pas Vanderbilt.

William Lihnelander, ayant acheté de bonne heure beaucoup d'acres de terre à très-bas prix, a été poussé dans l'opulence par le grand développement de la ville, auquel il n'a contribué pour rien. Il a gagné des millions de la ville et ne lui a pas rendu un centime, quoique sachant qu'ou il allait tout son capital ne lui servirait de rien.

Robert Goelet a hérité d'une belle fortune de son père, qui l'avait gagnée ici, et cette fortune a été énormément augmentée par l'accroissement de la ville et la richesse du pays. Il n'avait que deux ou trois enfants, et quand il a dû dire adieu aux choses sublunaires, il ne s'est souvenu de la ville à laquelle il devait toute sa prospérité.

Son frère, Peter Goelet, dont le testament vient d'être validé, a amassé une fortune colossale en s'attachant inflexiblement à ses terres et à ses maisons. Il était si rigoureusement économe qu'il ne s'est pas marié, pensant sans doute que le mariage était un luxe qu'il ne pouvait pas se donner avec ses vingt ou trente millions. Tous ses parents étaient riches, et il leur a laissé jusqu'à son dernier dollar...

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se pu-

blie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

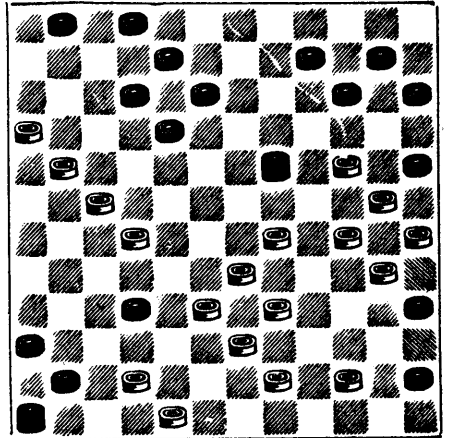
4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOUMANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLEME No. 195

Composé par F. R. S., Montréal. NOIR.



BLANC.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 193

Table showing the solution for problem No. 193. It lists 'Les Blancs jouent' and 'Les Noirs jouent' with corresponding numbers for each side.

Solutions justes du Problème No. 193

- List of names and locations: Montréal: N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Saucier, Elie Jacques et F. R. S. Saint-Hyacinthe: MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, R. Vézina. Québec: N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Batiscau: Un Amateur.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 19 Décembre 1879.

Market price table for Montreal, Dec 19, 1879. It lists various goods like flour, grains, dairy products, and meats with their prices in dollars and cents.

Table listing prices for various types of sugar and syrups.

Table listing prices for various types of vegetables.

Table listing prices for various types of livestock and animal products.

LES ÉCHECS

MONTREAL 18 décembre 1879.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à M. le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue St-Catherine. Pour parties, problèmes, etc., à M. O. TREMPE, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 190: M. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; N. P. Sorsal; M. Lalandy, New-York; X. Beaulieu, Berthier; V. Gagnon, Z. Delannais, Québec; Un amateur, Trois-Rivières; L. Lafrenière, M. Toupin, Montréal.

M. J. W. S., Montréal.—Lettre et journaux reçus. Merci.

M. C. A. B., Saint-Hyacinthe.—Merci pour votre problème. Il paraîtra dans le prochain numéro.

Il paraît à peu près certain que MM. Zukertort, Bird, Blackburne et Mason viendront concourir au prochain Congrès américain, pour le premier prix. MM. Mackenzie, Max Judd et Henry Hosmer, sont disposés à défendre l'honneur national.

On dit qu'un riche citoyen de New-York offre une coupe en argent au champion du tournoi.

Le délai pour l'admission des joueurs au tournoi d'Échecs de Hamilton, est prolongé jusqu'au 1er janvier 1880. Dix-huit noms sont déjà inscrits, et le directeur du tournoi compte pouvoir remplir la liste. Le nombre des entrées est fixé à vingt-cinq.

M. Miron-J. Hazeltine est chargé, dit-on, de la partie littéraire du prochain Congrès d'Échecs Américain. "L'histoire et les origines du jeu des Échecs" seront le sujet de sa lecture.—Charleston News, C.S.

M. Charles-A. Maurian est un des joueurs les plus brillants des États-Unis; il était l'idole favori de Paul Morphy, contre lequel il a lutté des centaines de fois. Si ce monsieur prend part au tournoi américain, les États du Sud seront dignement représentés.—Idem.

Il est probable que durant le cours du mois de février 1880, un match aura lieu à New York, entre un joueur éminent du "Manhattan Chess Club," et un amateur du "Cercle des Échecs de Montréal." Avec l'espoir que cette nouvelle se confirmera, nous osons faire d'avance des vœux pour le triomphe de l'amateur canadien. L'enjeu serait de \$100 de part et d'autre.

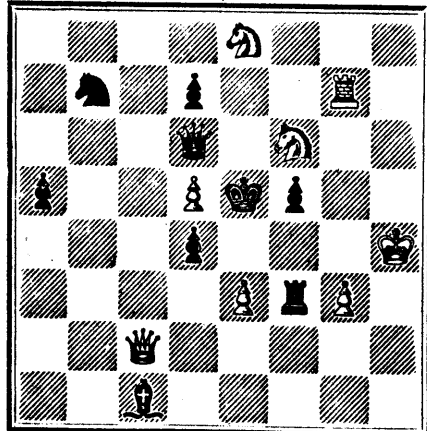
M. Blackburne est allé dernièrement rendre visite au "Cercle d'Échecs de Cheshire," Staffordshire, Angleterre, où il joua simultanément dix parties sans voir; le Dramatic News raconte à ce propos un incident que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire:

"Durant la séance, la salle dut être évacuée, et les joueurs se donnèrent alors rendez-vous à une maison d'école voisine. Durant le trajet, pièces et pions furent déplacés, et l'on fut obligé de rétablir les différentes positions stratégiques, d'après les notes qui avaient été prises. Mais ce travail s'accomplissait naturellement avec assez de lenteur; M. Blackburne intervint et rappela de mémoire, dans leur ordre régulier, tous les mouvements déjà exécutés dans chaque partie; en quelques instants, la lutte put se continuer sans plus de difficultés."

PROBLÈME No. 192.

Composé par M. M. J. MURPHY, Québec.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

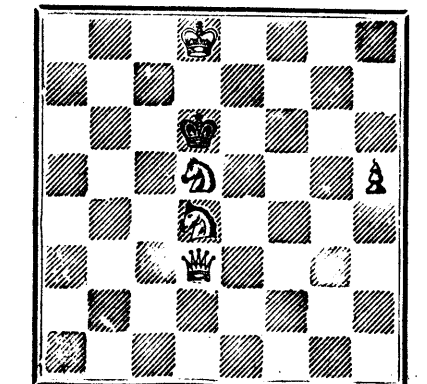
Solution du problème No. 190.

Blancs. Noirs. 1 D 2e D 1 P 5e FR 2 D 1er R 2 ? 3 C 5e R, mat.

PROBLÈME No. 193.

Composé par E.-A. B., Charleston, C.S.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

110e PARTIE

Jouée par correspondance entre M. J. W. Shaw, de

Montréal, et Révd. M. F. X. Barque et C.-A. Boivin, de Saint-Hyacinthe, en consultation.

Défense des deux Cavaliers.

Table with chess moves for 'Blancs' and 'Noirs' in two columns, listing moves like 1 P 4e R, 2 C 3e FR, etc.

NOTES—PAR M. C.-S. BAKER, MONTREAL.

(a) Ce mouvement est souvent adopté afin d'éviter les embarras du Gambit Evans. Il est assez sûr et donne lieu à des positions très-intéressantes. (b) La meilleure réponse, quoique C prend P R donne aux Noirs une bonne attaque, qui oblige les Blancs à jouer avec beaucoup de soins. (c) F 5e C, échec, est la continuation qui doit être préférée. Le coup tel que joué constitue ce que l'on est convenu d'appeler l'attaque de Kizéritski, qui est reconnue comme étant favorable aux Noirs. M. Max Lange est le premier qui ait mis ce mouvement en vogue, et Morphy l'a joué très-souvent. (d) Jusqu'ici, la partie est jouée correctement, mais, à cette phase de la lutte, P 4e C D était le meilleur coup, constituant la contre-attaque du Dr Sublie. (e) Ce mouvement n'est pas recommandable. Si les alliés eussent joué: 14 Roquent—C 6e C; 15 D 3e F—C pr T; 16 C pr C, et la position des Blancs aurait été préférable; car deux Pions gagnés et une partie plus dérangée était certainement une compensation plus que suffisante pour l'échange. (f) Dans notre opinion, D 5e FR est été bien plus fort; car les Blancs eussent été menacés par T pr P F R, qui aurait été décisif, ou bien encore, par D pr P F D, échec, qui n'aurait pas été moins dangereux. (g) Ils n'osent prendre le P T. (h) Ce coup est très-juste. (i) Nous aurions préféré garder nos pièces plutôt que de risquer une partie nulle. (k) Le commencement d'une très-intéressante fin de partie. (l) Si P 5e F, les Noirs répondent par R 2e D; suivant nous, il n'y a plus d'espoir pour les Blancs.



Canaux Lachine et Cornwall.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné, et portant à l'encolure: "Soumission pour bois pour portes d'écluses," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, LUNDI, le 29ème jour DECEMBRE courant, pour la fourniture et la livraison de bois pour les portes pour les nouvelles écluses en haut, sur le canal Lachine, et pour les nouvelles écluses sur le canal Cornwall.

Le bois doit être de la qualité désignée et des dimensions décrites sur un devis imprimé, qui sera fourni sur application faite personnellement ou par lettre, à ce bureau, où l'on peut aussi se procurer des formules de soumission.

Aucun paiement ne sera fait sur le bois jusqu'à ce qu'il ait été livré au lieu requis sur les canaux respectifs, ni jusqu'à ce qu'il ait été examiné et reçu par un officier nommé à cet effet.

Chaque soumission doit contenir les noms de deux personnes responsables et solvables, résidant au Canada, consentant à se porter cautions pour l'accomplissement des conditions établies dans le contrat.

Ce département ne s'engage pas, cependant, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 13 décembre 1879.

Longpré & David

AVOCATS No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE MONTREAL. A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID.

ETRENNES.

Les temps sont durs, dites-vous, donc nécessité de faire des économies, cela n'est malheureusement que trop vrai, mais il ne s'en suit pas que vous devez supprimer les étrennes, bien au contraire, il faut tenir à cette bonne vieille coutume, seulement, si vous voulez arriver au bon marché, et par suite à l'économie, achetez que l'utile et laissez de côté ces mille riens qui n'ont pas de valeur réelle. Un beau livre de prières ou de littérature, un Album, un Chapelet, de belles Gravures, de jolies Boîtes de Peinture, de Papeterie ou autres, Encriers, Crayons, Canifs, etc. sont de ces choses nécessaires, et vous n'aurez que l'embaras du choix, à des PRIX RÉDUITS, en vous adressant à FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.



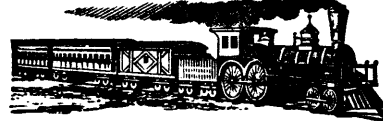
FER BRAVAIS

Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSE BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc.

Le Fer Bravais fer liquide en gouttes concentrées est le seul exempt de tout acide; il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est le seul qui ne noircisse jamais les dents. C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois.

Dépôt Général à Paris, 13, r. Lafayette (près l'Opéra) et toutes Pharmacies.

Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre. Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'Anémie et son traitement. A Montréal: MM. LAVIOLETTE & NELSON.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hoche-la-ga comme suit:

Train Express pour Hull à 9.25 et 4.45 Arrivant à Hull à 1.30 P.M. et 8.50 " à Aylmer à 2.00 p.m. et 9.20

Train Express de Aylmer à 8.15 et 3.35 Train Express de Hull à 9.10 et 4.30 Arrivant à Hoche-la-ga à 1.20 P.M. et 9.40

Train pour St-Jérôme à 5.15 P.M. " de St-Jérôme à 7.00 A.M.

Magnifiques charrs-palais sur tous les convois de passagers.

Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN,

Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Surintendant-Général. Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal 19 juillet 1879.

C. A. SCOTT, Surintendant-Général.

Montréal 19 juillet 1879.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes écuries et remises. P. RIVARD, gérant.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Eglises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandelliers, Ostensoirs, Ciboures, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Cors, Francs en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérida, Toile, etc., etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaire (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.) Cire d'abeille pure, Clerges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.

Les commandes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes.

A. C. SENEGAL & Cie. Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7 Rue Henry, Montréal.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisés des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnés. Adresses: BAXTER & CIE., Banquiers, 17 Wall Street, N.Y.

PORTRAITS

DE

Pie IX et de Léon XIII

La CIE. DE LITHOGRAPHIE BURLAND propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 30 centimes. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratuits. Adressez-vous à

SHERMAN & CIE., Marshall, Mich.

LA POWDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé offre tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Méiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLAGE, GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

PRIX: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIETAIRE ET EDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (CANADA.)